



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres



L'Oiseau de Lesbie.

TRADUCTION

EN PROSE

DE CATULLE

TIBULLE ET GALLUS.

Par l'Auteur des Soirées Helvétiques,
et des Tableaux.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez VOLLAND , Imprim.-Libraire ,
rue des Noyers N^o. 34.

AN QUATRIÈME DE LA RÉPUBLIQUE,

DISCOURS .

PRÉLIMINAIRE.

JE ne connais point d'autre traduction de Catulle et de Tibulle, que celle de l'abbé de Marolles, et une espèce de Roman, intitulé : *Leurs Amours*. La traduction de l'abbé de Marolles est telle, que celui même qui en donne une autre, a le droit de la mépriser et d'en dire du mal. Un M. de la Chapelle est auteur du Roman : il a ramassé, entassé, altéré plusieurs anecdotes historiques, et a cousu le tout ensemble. Dans ce tissu, il fait successivement passer nos deux poètes dans des situations propres à leur inspirer les vers qu'ils nous ont laissés.

Il faut rendre justice à l'idée ; elle était agréable. Son exécution, comme Roman, n'est pas même absolument dénuée d'intérêt. La traduction, ou imitation en vers des *Élégies* de Tibulle,

4 DISCOURS

et des petites pièces de Catulle , m'a paru moins heureuse.

M. de la Chapelle nous donne le total de son ouvrage pour une *Épopée*. Il prouve en avoir le droit par les règles de l'*Épopée*, selon Aristote et son célèbre Traducteur, l'un et l'autre, je crois, également étonnés d'être cités à propos de Catulle et de Tibulle.

M. de la Chapelle avertit qu'il ne fait présent au public de son *Épopée*, que par une espèce de *charité* pour ces hommes endurcis, à qui la lecture de l'évangile n'est pas une distraction suffisante. Il veut bien, dit-il, les traiter *comme des malades faibles, dégoûtés et affamés, à qui l'or permet les appétits les moins nuisibles, de peur qu'ils ne s'abandonnent à de plus dangereux*. D'après cela, l'on devait, ce me semble, à M. de la Chapelle, une place aux Missions étrangères, plutôt qu'à l'Académie Française.

On ne peut trop louer son attention à nous assurer, dans sa Préface, qu'il

P R E L I M I N A I R E. 5

n'est point le Chapellet, ami de l'aimable Bachau sont. Cependant, comme M. de la Chapellet faisait imprimer ses vers, il aurait encore pu se dispenser de ce double emploi.

En voilà assez sur son compte. La réputation de son ouvrage me faisait un devoir d'en parler; je l'ai rempli.

On ne songe point à la réputation de nos deux Anacréons romains, sans s'étonner qu'ils n'aient pas été traduits plus souvent. Les difficultés de l'entreprise simplifient cette contradiction apparente. En faisant remarquer les obstacles, je suis loin de la prétention de les avoir vaincus.

Il faut convenir de deux choses: l'une que les gens du monde savent très-rarement le latin; l'autre que Catulle et Tibulle ne peuvent pas être traduits par un pédant. Des vers échappés au délire de l'orgie ou de l'amour, des vers écrits sur la table de Manlius, et inspirés dans l'alcove de Délie seront difficilement

sentis et rendus par un professeur des Quatre-Nations.

Il faut, pour entendre Catulle, connaître un peu l'ivresse du vin de Tokay, et les caprices des jolies femmes, ce qu'un Émérite de l'Université peut fort bien ne pas savoir. Pour saisir l'esprit de Tibulle, et le rendre, il faut avoir aimé, ce dont Vaugelas et d'Ablancourt ne se sont doutés de leur vie. On peut cependant connaître la bonne compagnie, les jolies femmes et le bon vin, et faire une mauvaise traduction.

Je n'entreprends point de juger si nous avons en France des poètes qui égalent Tibulle et Catulle dans leur genre. Mais je crois pouvoir avancer qu'il faudrait des talents supérieurs à ceux d'un original quelconque, pour l'égaliser dans une traduction, française sur-tout. Il est certainement plus difficile de rendre les idées d'un autre que les siennes, et nous avons, de plus, le désavantage d'une langue pauvre; celui-là est énorme.

Une bonne traduction d'un poète a , sans doute , plus de mérite en vers qu'en prose. Je la crois pourtant plus possible. On puise alors aux mêmes sources que son modèle : on jouit des mêmes privilèges ; c'est combattre enfin à armes moins inégales. L'hémistiche fait ressortir la saillie ; la cadence appelle le bon mot ; la rime aiguise l'épigramme. La plus jolie chanson d'Anacréon , traduite en prose par l'homme qui écrirait le mieux , serait une fleur parfaitement copiée , mais dessinée au crayon noir ; traduite en vers , ce serait au moins une fleur copiée au pinceau. Elle perdrait encore son parfum , mais conserverait ses couleurs. Mais une traduction de Catulle et de Tibulle en vers , est l'ouvrage de la vie entière , sur-tout pour un homme en état d'y réussir.

Ce que l'on peut faire de mieux , comme semble , quand on traduit un poète en prose , c'est d'adapter à la prose tous les trésors qu'il lui est possible de partager avec la poésie. On lui en dispute



un trop grand nombre. L'oreille peut et doit y être aussi scrupuleuse. Presque toutes les constructions sont également permises, et l'inversion même n'est pas interdite. Des membres de phrase, sur-tout ceux qui doivent faire trait, peuvent encore, ce me semble, dans la prose, être enfermés, de tems en tems, dans la cadence d'un mètre quelconque, et ils ont de la grace toutes les fois qu'on ne les a pas trop cherchés.

C'est un exemple que M. le Tourneur vient de nous donner très-heureusement, en force, dans sa traduction des *Nuits d'Young*. Je lui devais cet hommage pour le plaisir qu'il m'a donné; c'en est un de pleurer.

Le plus sûr moyen de rendre une traduction infidelle, est de vouloir la rendre trop littérale. C'est l'esprit et jamais les mots de l'auteur que l'on demande. Dans les ouvrages purement agréables, il n'y a de vrai contre-sens qu'une pensée fausse, d'après le caractère ou la situation de l'original.

PRÉLIMINAIRE. 9

Ce principe que j'avance, et ose adopter, me dispensera de répondre aux critiques qui ne porteront que sur le peu d'asservissement au texte. Si les critiques portent sur ce que la traduction n'est pas littérale, elles porteront à faux, puisque j'avertis que mon projet n'est pas de donner une traduction littérale.

Si Tibulle et Catulle étaient des philosophes ou des historiens de l'antiquité, la thèse changerait absolument. Je n'aurais à désirer que de faire une traduction semblable à celle que l'on vient de nous donner de Lucrèce. La fidélité scrupuleuse, qu'exige un système grave, s'y trouve réunie à la pureté de la diction, souvent à l'harmonie, si rare en prose, et toujours à la clarté, si difficile dans les raisonnemens comme dans les sophismes métaphysiques. Mais M. de la Grange traduisait le Code moral de l'antiquité, et moi je ne traduis que des chansons.

Je ne crois pas non plus que ce soit

toujours le cas de lutter de concision , quand on traduit des vers en prose. Les vers , par leur nature , en ont nécessairement davantage. Il faut s'en dédommager , autant qu'il est possible , par la rondeur des phrases. Il faut que l'oreille , sans cesse caressée par un arrangement mélodieux de mots , attende les repos avec patience. Il faut croire enfin , sur-tout quand on traduit Tibulle , qu'on est assez concis , quand on est élégant.

La crainte de ne pas donner d'exemples m'engage à donner des préceptes. En cela , je mets bien plus mon incapacité en évidence , que je n'encense mon amour-propre. Mon projet n'est ni l'un ni l'autre. Je crois , je l'avoue , avoir senti ce qu'il fallait faire. J'assure , d'aussi bonne foi , m'être bien rarement flatté d'avoir réussi. Je ne dois qu'un plaisir extrême , que j'ai goûté à la lecture de Catulle et de Tibulle , la confiance de les avoir traduits. Ils ont souvent fait passer dans

mon ame des impressions si douces , ils ont entretenu mon esprit dans une rêverie si délicieuse , que j'ai cru compenser un peu , par cette inspiration , ce qui m'était refusé d'ailleurs.

Pour avoir une excellente version de ces poètes , il faudrait qu'un homme bien amoureux les expliquât à sa maîtresse , que la maîtresse les traduisit , et que l'amant ne se chargeât de corriger que les fautes d'orthographe ; car la femme qui n'en ferait point , ne serait pas celle dont je préférerais la traduction.

Je dédie la mienne , telle qu'elle est , à toutes les femmes. J'en excepte seulement celles qui iront comparer la version avec le texte. Je n'aime point les dames qui savent le latin , et ne courrai jamais risque de perdre le mien avec elles.

Je prie les autres de ne point s'alarmer sur la réputation un peu scabreuse de Catulle. Ce que j'en ai conservé , et ose offrir , sous leurs beaux yeux ,

ne les fera jamais baisser. J'ai même eu soin de reléguer, dans un petit Livre séparé, celles des épigrammes que j'ai cru devoir conserver. Sans alarmer absolument la pudeur, elles sortent du ton et du genre des autres pièces.

Dans Catulle, la beauté rougira avec Junie, le jour de ses noces, pleurera avec Ariadne, et même avec Atys. Dans Tibulle, qu'elle retrouvera avec délices dans tous les momens mélancoliques de sa vie, ses yeux se gonfleront quelquefois avec son cœur, et si quelques larmes échappent sur ses joues, elles seront assez douces pour faire pardonner à l'amant de Délie le rouge flétri qu'il faudra réparer.

V I E

D E C A T U L L E .

CATULLE est né à Véronne. Sa maison était illustre. Quoique riche autrefois , Catulle n'en reçut qu'une fortune très-médiocre. Son père avait été lié intimement avec César. Par les iambes que le fils a souvent décochés contre ce conquérant , on peut juger qu'il n'avait pas plus hérité des sentimens de son père , que de son opulence.

Catulle possédait un don plus précieux et plus rare que les richesses. Il avait reçu du ciel ce premier titre au droit de plaire , ce trésor , que les

graces de l'esprit peuvent , il est vrai , remplacer , chez un homme sur-tout , mais qui les sert si bien , quand il s'y trouve réuni , Catulle était beau. Le docte Crinitus a soin de nous apprendre que sa santé lui rendait faciles les devoirs que pouvaient lui imposer ses charmes. Ce double avantage lui valut les petits torts qu'ils entraînent communément , et que Lesbie pardonna probablement , tant que Catulle put encore en être coupable.

Quoique juge rigoureux sur la constance , j'excuserais plus volontiers les infidélités de Catulle , que les saillies un peu fortes , pour ne pas dire un peu sales , qui lui échappent. Je me suis gardé de mettre à même , d'en juger dans ma traduction ; j'en demande

très-humblement excuse aux amateurs.

Catulle voyagea beaucoup. Il traversa deux fois les mers ; l'une, pour aller voir à Troye son frère , qu'il aimait tendrement. Presque à son retour en Italie, il apprit la mort de ce frère chéri , et se rembarqua pour aller lui élever un tombeau. Catulle , pauvre , eut des amis pauvres ; en a-t-on d'autres ? on en avait alors. Il connut Manlius , qu'il aima assez pour lui devoir une fortune et l'aisance de sa vie.

Il faut , en dépit qu'on en ait , avoir haute opinion d'un siècle , où il existait des hommes , dont un homme de qualité pouvait recevoir sans rougir. Le premier nœud de cette énigme est que les hommes , en état de donner

16 VIE DE CATULLE.

alors, devaient encore leurs richesses

à de vrais services rendus à la patrie.

Catulle mourut jeune, et avait vécu.

TRADUCTION

DE CATULLE.

A CORNELIUS NEPOS.

A qui dédierai-je ces vers, tant de fois repolis par ma muse ? (1) A toi Cornelius, à toi qui daignas compter mes chansons pour quelque chose, quand déjà tu gravais l'histoire de la patrie sur tes tablettes savantes. Reçois des mains de l'amitié tout ce que ce recueil peut contenir. Il est à toi tout entier.

(2) O muse, à l'ombre de ce nom, mes vers seront connus des siècles à venir.

A L'OISEAU DE LESBIE.

OISEAU, délices de ma belle, qui folâtres avec elle, qu'elle cache en son sein, qui fait l'échelle sur son doigt, et qu'elle agace avec tant de graces, essayant de charmer l'ennui de mon

absence ; oiseau charmant , que ne puis-je
comme Lesbie , en jouant avec toi ,
distraindre mes amoureuses inquiétudes !
oui , moins douce eût été pour Atha-
lante , la pomme d'or par qui fut enfin
dénouée sa ceinture virginale (1).

S U R L A M O R T

DE L'OISEAU DE LESBIE

AMOURS , Graces , pleurez ; que tout ce
qu'il y a d'amans à mables pleure (1).
Las ! il n'est plus d'oiseau , délices de ma
belle ; l'ois au qu'elle aimait plus que
la prunelle de ses beaux yeux ! il n'est
plus l'oiseau de Lesbie ! qu'il était doux !
comme il suivait sa belle maîtresse !
jamais enfant connût-il mieux sa mère ?
où passait il ses jours ? dans le sein de
Lesbie. Sans cesse voltigeant près d'elle ,
c'était la seule Lesbie qu'il becquetait
sans cesse Et (2) maintenant il erre
sur ces sombres rivages , d'où , nous
dit-on , jamais personne n'est revenu.
Maudit soit le Ténare ! soient maudites
à jamais ces ombres funèbres qui ense-
velissent tout ce qu'il y a de beau dans

le monde , et couvrent sans retour l'oiseau de ce que j'aime ! Forfait cruel ! passereau infortuné ! ô mort ! vois tu les yeux de ma Lesbie rouges de larmes ? ô mort ! c'est ton ouvrage.

A LESBIE (1).

VIVONS ; faisons l'amour , Lesbie :
mocquons nous des rumeurs de nos
vieillards chagrins. Les soleils finissent
et peuvent recommencer leurs cours ;
mais nous , quand une fois ce jour rapide
nous est ravi , la nuit qui le remplace ;
hélas , est éternelle ! Donne moi
mille baisers ; encore cent ; mille encore ;
cent autres ; un autre mille , et puis cent ;
je te prie A présent que tant de
mille baisers sont à moi , ah brouillons-les
si bien , que leur nombre , Lesbie , soit
inconnu pour les jaloux et pour nous mêmes.

A F L A V I U S.

LIBERTIN , si tu n'étais qu'amoureux , tu ne voudrais ni ne pourrais me faire tes amours. C'est donc encore quel-qu'aimable coquine (1) qui te tourne la tête ? Franchement c'est bon à cacher.

Le désordre de cet alcove voluptueux , ces parfums exhalés , ce lit jonché de fleurs , tout dit assez que tes nuits ne sont pas veuves. Ces carreaux foulés et épars , ces frémissemens de ta couche amoureuse , tout te trahit. Romps ce silence , crois moi : ton air défait , et ta pâleur intéressante , décèlent , malgré toi , tes galantes prouesses. Allons , dis-moi tout , le bien et le mal. Fais Catulle ton confident , tu le dois : car il veut dans ses vers immortaliser Flavius et ses amours.

A L E S B I E.

COMBIEN , dis-tu , faudrait-il de baisers pour que Catulle demandât grace à Lesbie ? combien Lesbie ? Ah vole aux champs Cyrénéens , respire les aromates qui les parfument , et compte alors les grains de sable de ces rivages.... Combien de baisers , Lesbie ? Ah ! dans le silence des nuits , compte tous les astres éclairant alors les amours furtives des mortels Oui , compte tous les grains de sable , compte toutes les étoiles , Lesbie ; car avant que Catulle éperdu te demande grace , pour lui , pour les jaloux , et pour les enchanteurs , tes baisers seront innombrables (1).

CATULLE A LUI-MÊME.

Sors du délire , infortuné Catulle , et ce que tu vois te quitter , apprends à en soutenir la perte. Ils brillèrent autrefois , tes beaux jours ! lorsque la plus aimée de toutes les maîtresses te

voyait sans cesse épier l'instant du rendez-vous. . . . alors , que de faveurs caressantes désirées par Catulle , accordées par Lesbie ! . . . (1) Sans doute ils brillèrent alors , tes beaux jours !

Mais déjà Lesbie a changé ! Catulle bientôt imitera Lesbie , s'il n'est pas insensé tout-à-fait. Ne poursuis plus ce qu'une ingrate refuse ; ne te rends donc pas misérable ; à ces rigueurs , oppose le courage et l'indifférence. Adieu Lesbie : déjà Catulle est indifférent. . . . non , ne crains plus qu'il te poursuive et t'importune. Ah , peut-être un jour regretteras-tu ses importunités ! . . . Crois Lesbie , crois que tu t'es préparé des jours bien malheureux. . . . qui osera t'aimer ? à qui paraîtra belle encore la volage Lesbie ? toi-même , qui aimeras-tu ? de qui te pourras-tu dire l'amante ? qui caresseras-tu ? et ces jolis baisers ! . . . à qui les garderas-tu ? ah Lesbie ! . . . pour Catulle , c'est à jamais qu'il est indifférent !

A VERANNIUS.

O ! de tous mes amis celui qui de si loin tient la première place dans mon cœur , Verannius ; ton retour est-il sûr ? Au sein de ses penates tranquilles , Verannius est-il enfin rendu aux embrassements de ses tendres frères et de sa mère plus tendre encore ? Jour heureux pour moi ! je vais te voir bien portant et joyeux. Selon ta douce coutume , tu vas me peindre et le climat et les mœurs , et l'histoire des peuples chez qui tu viens de voyager. Je joindrai tendrement mes bras autour de ton col. J'imprimerai sur tes yeux les plus doux (1) baisers de l'amitié. De tous les hommes fortunés de l'univers , en est-il un plus content et plus fortuné que Catulle ?

A FURIUS ET A AURELE.

AURELE , Furius , compagnons de Catulle ; soit qu'il pénètre à l'extrémité des Indes où les flots se brisent contre

les bords retentissans de la mer orientale ; soit qu'il parcoure l'Hircanie , les champs embaumés de l'Arabe et du Tartare , ou ceux du Parthe aux flèches redoutables ; soit qu'il vogue sur les mers , que le Nil par ses sept embouchures vient colorer d'une teinte nouvelle ; soit enfin que franchissant les Alpes , il reconnaisse les traces de César , le Rhin des Gaules , et les campagnes lointaines des affreux Bretons : oui mes amis , je le sais , vous êtes prêts à me suivre dans tous les lieux du monde où voudront me conduire mes destins. . . . Ah ! je n'exige de vous que de dire ces mots à l'ingrate qui m'a trahi.

Dites-lui qu'elle vive ; qu'elle repose à son gré aux bras des adorateurs , qu'elle adopte par centaine , qui ne lui suffisent pas , et dont un seul n'est pas aimé d'elle. Dites-lui bien que Catulle y consent , qu'il la dispense d'un reste d'égards pour son fol amour ; pour cet amour , hélas ! qui n'eût fini jamais , si la perfide ne l'eût voulu ; mais que l'on voit mourir comme la fleur des prés atteinte par le soc de la charrue.

A F A B U L L U S.

FABULLUS, le joli souper qui t'attend chez moi, si les dieux nous rient, et si tu mènes avec toi ton cuisinier, grande provision de comestible, gaieté, bon vin, bons mots qui te suivent par-tout, sans oublier la jolie fille ! S'il est ainsi, oh le joli souper qui t'attend ! Mais pour le garde-manger de Catulle, ah ! n'y comptes pas ; mon ami, n'y comptes pas. En revanche, je te raconterai mes amours ; je te dirai des vers et ne te laisserai pas manquer d'anecdotes piquantes. Je t'embaumerai des essences dont les graces ont fait don à celle que j'aime : et quand leurs parfums délicieux s'exhaleront bien autour de nous, alors tu intercédieras les dieux pour qu'ils te rendent tout nez, s'il est possible.

A A U R E L E (1).

JE me recommande à toi, mon cher Aurèle, et mes amours aussi : je les confie à ta délicatesse, et c'est de toi

sur-tout que je te prie de les défendre. Je crains peu ces rivaux que les soins ambitieux occupent, toujours affairés et méditant toujours. C'est toi que je crains, scélérat charmant. Vas tromper ailleurs : chez toutes les belles ; toutes je te les abandonne, une seule exceptée ! est-ce donc trop ? malheureux que tu es ! ... mais s'il fallait qu'au mépris de mes vœux, tu fusse assez monstre pour me... ah scélérat ! puisse le ciel, l'enfer et tous les diables te punir comme tu le mérites !

A F U R I U S.

Mon cher Furius, ma cabane champêtre est à l'abri des vents d'ouest et du midi. Une colline bienfaisante la garantit encore des fureurs de Borée et de la rage de l'aquilon. Mais, mon cher Furius, ma cabane est à cent lieues de toi, et cet éloignement vaut seul tous les fléaux du monde.

A S
E
ESCLAV
lerne, co
Postumia
Coulez, y
eau qui
abreuver
boit pur

A
I
INS
donc tu
Catulle
donnes
même u
s'offense
crois qu
que tu
Hélas ! q
à qui se
cruelle, q
dre les b
faisais en

A SON ESCLAVE.

ESCLAVE, remplis les vases de falerne, comme l'ordonne la bacchique Postumia (1), dans son code des Orgies. Coulez, vin charmant; et vous, fuyez, eau qui le voudriez corrompre, allez abreuver nos Catons. Le falerne se boit pur chez Catulle.

A ALPHÉNA (1).

INSENSIBLE, ingrate Alphéna, déjà donc tu oublies le tendre et malheureux Catulle? Ingrate, oui, déjà tu m'abandonnes, et cet abandon ne te coûte pas même un regret. Crois que, les dieux s'offensent de la perfidie des belles; crois qu'ils s'en offensent, ces dieux que tu négliges et oublies avec moi. Hélas! que deviendront les hommes?, à qui se fier désormais? C'est toi, cruelle, qui sus m'aveugler, et me fis tendre les bras vers des chaînes, où tu me faisais envisager le bonheur. A présent

tu changes; à présent, plus rapides que les vents, tes sermens, tes promesses sont envolés sur les nuages. Tes sermens ! si tu les oublies, les dieux s'en souviennent. Tu t'en souviendras toi-même au fond de ton cœur, et ce cœur insensible connaîtra le poison du remords.

A LA PENINSULE DE SIRMIO.

SIRMIO, douce solitude ! toi la perle des isles que Neptune a vu naître, que j'aime à goûter ma liberté dans tes retraites ! que je me plais à contempler tes rives paisibles ! à peine encore osai-je me croire ici et arraché aux sauvages déserts des Bithyniens. Le bonheur n'est-il pas l'absence de l'inquiétude ? qu'est-il de plus doux que de chasser de son esprit les ambitieux projets ? délivré d'une tâche asservissante et étrangère, qu'est-il de plus doux que de reposer tranquillement dans le sein de ses lares désirés ? de tant de travaux, de tant de peines, que m'est-il revenu ? **Sirmio**, douce solitude, réjouis-toi de

mon retour
de Lidie
taire resp
le bonheur

Comme
mes délices
tiens d'él
dis : oui
personne
toi, et p
sonne :
prépare
qu'il es
Hipsitil
pas lang
je me re
en atten
de l'amour

mon retour ! Souris-moi , lac limpide
de Lidie , et que toute ma cabane soli-
taire respire avec Catulle la pure joie et
le bonheur !

A HIPSTITILLE.

COMME j'aimerais mon Hipsitille ,
mes délices , tous mes plaisirs , si j'ob-
tiens d'elle un petit rendez-vous ! si tu
dis : oui ; arranges-toi donc pour que
personne ne vienne nous troubler chez
toi , et pour n'avoir à aller chez per-
sonne : mais dans ton alcove embaumée
prépare à Catulle autant de couronnes
qu'il est de muses sur le Pinde ,
Hipsitille , si tu consens , ne me
pas languir (2). Etends sur des tapis ,
je me repose ici des fatigues , si ce n'est
en attendant les fatigues me , si je ne
de l'amour.

Le dernier jour , au-
rant de sa maîtresse ,
trouver seul à la
les lions de la Libie
lots , l'amour qui l'é-
et battit des mains (1).
Acme renversant mol-

 HYMNE EN L'HONNEUR DE DIANE.

JEUNES filles, jeunes garçons, vous dont les cœurs sont purs encore, chantez Diane. Jeunes filles, jeunes garçons, que l'innocence accompagne, chantez en chœurs ses louanges.

Célébrons la fille de Latone et du grand Jupiter, chantons Diane, que Délos a vu naître à l'ombre de ses oliviers.

Entends nos vœux, déesse des forêts; déesse des bocages ombragés et des rivages retentissans, Diane reçois nos hommages.

t'es-tu partagés avec Junon l'encons des jeunes enceintes, et la douce clarté, déservu empruntés du soleil, fait les n'est-il pas, qu'est-il de par ton cours, partagés de son esprit. C'est toi dont les fé-livré d'une tâche préparent d'abondan-gère, qu'est-il de ranges du laboureur. poser tranquillement! sous quelque ses lares desirés? de t'protéges toujours tant de peines, que sées toujours nos Sirmio, douce solitude

A CORNIFICIUS.

TU sais Catulle dans la peine : oui certes , ton Catulle a lieu de s'alliger ! tu le sais , et de jour en jour , d'heure en heure , il s'impatiente contre toi davantage. Qu'as-tu dit ? qu'as-tu fait ? est-il sorti de ta bouche un seul mot consolant pour un amant infortuné ? ah , pour charmer mes maux , viens , et que l'amitié t'inspire des chants encore plus doux que ceux de Simonide !

ACMÉ ET SEPTIMIUS.

TENANT Acmé sur ses genoux , Septimius lui disait : mon Acmé , si ce n'est pas éperdument que je t'aime , si je ne t'aime pas jusqu'à mon dernier jour , autant qu'amant peut adorer sa maîtresse , puisse Septimius se trouver seul à la rencontre des terribles lions de la Libye brûlante. A ces mots , l'amour qui l'écoutait , sourit et battit des mains (1).

Alors la belle Acmé renversant mol-

lement sa tête, et prodiguant aux yeux enflammés de celui qu'elle aime, les doux baisers de ses lèvres de roses :
 Septimille, ô ma vie ! lui dit-elle ; puisse-t'il être aussi sûr qu'à jamais l'un pour l'autre nous servions cet aimable dieu, qu'il est vrai, Septimille, que les feux dont amour me brûle, sont plus tendres encore que les tiens ! à ces mots, l'amour qui l'écoutait, battit des mains, et sourit.

Aimans tous deux, tous deux aimés, les jours de ces amans, sans cesse plus purs, s'écoulaient à présent sous une étoile si favorable. Aux trésors de Syrie, l'amoureux Septimille préfère son Acmé. Acmé fidelle, dans le seul Septimille trouve à son tour et ses délices et sa félicité. Vit-on jamais de plus heureux mortels ? ô Vénus ! qui jamais as-tu protégés davantage ?

LE RETOUR DU PRINTEMPS (1).

DÉJÀ le doux printemps fait sentir ses tièdes haleines. Déjà se taisent les vents fougueux de l'équinoxe ; zéphir rend la paix aux campagnes. Catulle, il est temps

de quitter
 les plaines
 cées. Le pri
 villes célèb
 prit ranim
 rer en lib
 guent de
 mes amis
 nous rep
 nous nou

BELLE
 mets d
 veux
 Juven
 ront e
 son la
 pas asse

HIER
 loisirs,
 lire de

de quitter les champs de la Phrygie et les plaines fécondes de la brûlante Nicée. Le printems nous rappelle dans les villes célèbres de l'Asie. Déjà mon esprit ranimé avec la nature , brûle d'errer en liberté. Déjà mes pieds s'indignent de rester en place. Adieu donc , mes amis : divers chemins vont enfin nous reporter aux lieux divers d'où nous nous étions exilés.

A JUVENTIA (1).

BELLE Juventia; oui, si tu me permets de baiser tes yeux si doux, je veux les baiser mille fois. Mille fois Juventia! et quand mes baisers égaleront en nombre, les épis de la moisson la plus abondante, je ne trouverai pas assez de baisers encore.

A LICINIA.

HIER, Licinia, pour charmer nos loisirs, nous avons, dans le double délire des jeux et du vin, couvert mes

tablettes de mille jolis vers , dignes des convives les plus aimables. Il fallut , hélas ! te quitter ; mais charmé de ton esprit , enchanté de tes graces , mais éperdu d'amour ; ce dieu le soir m'a fait à table oublier la bonne chère , et dans mon lit , a défendu au sommeil d'approcher de mes yeux. Toute la nuit hors de moi , j'ai désiré le jour. Je l'attendais pour te revoir , pour être encore où tu étais. Languissant sur ma couche , et fatigué de cette longue agitation , je veux au moins t'exprimer mes tendres peines dans ces vers. Ah Licinia ! ne me sois point rebelle ; garde-toi de mépriser mes vœux ; garde-toi bien de les rejeter , ou crains qu'amour ne se vange de tes rigueurs sur toi-même : crains ce dieu , c'est aux cœurs indifférens qu'il est terrible (1).

A L E S B I E.

S'IL est permis de s'égalér aux dieux , Lesbie , oui , Catulle croit les égalér , croit les surpasser , même quand , devant toi , à genoux , il t'écoute et te voit suspendre , par un sourire , toutes les

facultés de son ame. Quand je te vois, Lesbie, il ne me reste plus la force de parler ; ma langue est immobile ; la flamme de mon cœur prolonge mon extase ; mon oreille semble retentir d'un bruit sourd et doux , et je crois qu'un voile enchanté s'est étendu sur mes yeux. Catulle, crains le repos dangereux ! Catulle, tu t'y plais cependant dans ce repos perfide. Ah le repos ! combien de rois et de royaumes il a perdu !

A LA MÊME.

LESBIE dit qu'elle aime Catulle avant tout ; que Jupiter lui-même ne saurait la rendre infidelle. Elle le dit, mais , hélas ! sermens des belles, c'est sur l'haleine des vents , c'est sur la surface des ondes que vous êtes gravés !

A LA MÊME (1).

AUTREFOIS tu disais, Lesbie : je n'aime que Catulle au monde ; au grand Jupiter même , oui , Catulle serait préféré

par Lesbie Cruelle ! comme je t'aimais alors ! je t'aimais non comme une maîtresse est communément aimée, mais encore comme le père le plus tendre adore ses enfans les plus chéris. A présent je te connais, perfide, je te connais infidelle et coupable... et ne t'en aime, hélas, que davantage ! se peut-il ? me dis-tu ; oui : car il est dit que chaque forfait nouveau rendra plus belle une parjure.

A L U I - M Ê M E.

S'il est quelque plaisir à se rappeler le bien qu'on a fait, si le souvenir de sa vertu passée peut rendre l'homme heureux, s'il est doux de pouvoir se dire : je n'ai jamais violé mes promesses, tous mes sermens ont été sacrés pour moi, et jamais, pour tromper les hommes, je n'ai profané le nom des dieux ; s'il est ainsi, Catulle, depuis que tu aimes, depuis que cet amour si mal récompensé brûle ton cœur, tu t'es préparé, pour le reste de tes jours, de bien délicieux souvenirs. Tout ce que l'homme peut faire et dire pour

ce qu'il aime, tu l'as dit, tu l'as fait pour celle qui t'avait charmé. Tant de soins, tant d'amour, déjà l'ingrate a tout oublié ! ne te désole plus, tranquillise ton ame ; que l'expérience te rende le courage. Malgré le sort qui te poursuit, cesse d'être si malheureux. Mais qu'il est difficile d'oublier sitôt un amour si constant ! difficile, sans doute ! mais n'épargne rien pour le pouvoir. A cette victoire seule, ton bonheur est attaché. Possible ou non, il le faut ; sois vainqueur. Et vous, grands dieux ! si la pitié n'est pas indigne de vos ames célestes ; si jamais vous avez tendu la main au misérable luttant contre les dernières angoisses de sa vie douloureuse, grands dieux ! secourez - moi, payez la pureté de mon cœur en éteignant l'amour qui le ronge et le dévore ! Depuis que ce feu barbare a consumé mon ame, toute joie y est devenue étrangère. Je ne demande plus que Lesbie m'aime encore, que Lesbie cesse d'être parjure ; je ne demande pas l'impossible ! la santé, l'oubli de cet amour cruel, ah si Catulle est digne d'une grace, voilà, grands dieux, celle qu'il vous demande !

A Q U I N C T I U S.

SI tu veux que Catulle t'aime autant que ses yeux, ou plus encore, s'il est quelque chose qu'on puisse aimer davantage ; garde-toi donc de lui ravir ce qui lui est mille fois plus cher que ses yeux, et mille fois plus cher que tout ce qui pourrait lui être plus cher encore.

SUR Q U I N C T I A E T L E S B I E (1).

ON dit que Quinctia est belle. Moi, j'avoue qu'elle est blanche, qu'elle est grande et se tient fort droite. Et tout cela, n'est-ce donc pas de la beauté ? hélas ! non ; dans toute cette grande personne, pas un charme ; dans tout ce grand corps pas une grace. Oh Lesbie ! c'est toi qui es belle ; c'est ma Lesbie qui, la plus belle des belles, semble leur avoir à toutes ravi toutes les graces qu'elle seule rassemble.

A LESBIE.

· **N**ON, pas une femme au monde ne peut se dire aimée autant que ma Lesbie. Non, non, jamais amour ne fut plus fidèle et plus tendre que l'amour que je sens pour elle. Ah coupable Lesbie ! mon faible cœur est trop à toi tout entier pour pouvoir t'aimer plus fidèle, ou volage t'aimer moins.

DE LESBIE ET DE LUI-MÊME.

LESBIE dit toujours du mal de moi, mais c'est toujours pour elle un besoin d'en parler. Je veux que le ciel me punisse si Lesbie ne m'aime à la folie. Qui m'en assure direz-vous ? c'est que je la maudis sans cesse, et que je l'aime comme un fou. J'aime et je hais : comment cela se peut-il ? je l'ignore ; mais j'éprouve le double tourment et de la haine et de l'amour.

A J U V E N T I A.

AH Juventia ! je l'avoue, ce baiser, ravi dans le désordre des jeux, ce baiser, sans doute, était plus doux que l'ambroisie ; mais que tu l'as fait payer cher ! qui pourrait égaler mes tortures, lorsque, pour t'adoucir un seul instant, j'ai vu, pendant une heure entière, mes larmes vaines et mes prières inutiles ? quel soin humiliant et cruel n'as-tu pas pris d'essuyer cent fois tes lèvres après mon larcin. Tu craignais qu'elles n'eussent contracté la moindre impression de ma bouche. Oh oui, Juventia, tu m'as si mal traité, tu m'as rebuté si durement, que ce baiser, plus doux que l'ambroisie, s'est changé en poison. Sois désormais tranquille. Tu m'as trop bien averti, cruelle ; je ne te déroberai de baisers de ma vie.

SUR LE TOMBEAU DE SON FRÈRE.

Après de longs voyages, et des navigations pénibles, j'aborde, ô mon frère ! au rivage où tu viens de mourir. Je viens te rendre les derniers devoirs ; je viens interroger tes muettes cendres.

Puisque le sort cruel t'enlève ; puisque la mort a tranché tes belles destinées, permets au moins que, selon la coutume de nos pères, je t'offre ces présents tristes et funèbres : acceptes-les tous mouillés de mes larmes, et reçois avec eux, ô mon frère ! les derniers adieux du frère qui t'aimait tant.

A LESBIE.

Si jamais faveur du ciel long-tems désirée, acquit de nouveaux charmes par le plaisir de la surprise, ah Lesbie ! c'est bien la faveur que j'éprouve. Tu reviens à moi ! Lesbie revient à Catulle ! quel trésor peut-il envier ? quoi ? tu te rends à l'amant qui t'adore !

Lesbie , pouvait - il l'espérer ? tu m'est rendue ! béni soit le plus beau des beaux jours de ma vie ! s'il est un mortel plus fortuné que moi , qu'il se montre , qu'il se montre s'il en est un à qui la vie doive être aussi chère.

A LA MÊME.

TU m'assures , Lesbie , qu'à présent ton amour , vrai bonheur de ma vie , ne finira qu'avec elle. Grands dieux ! faites que Lesbie puisse tenir ce qu'elle promet ! faites , grands dieux , que son cœur soit de moitié du serment que sa bouche prononce ! Sûr de sa foi , ô Catulle , puisse cette union si chère se prolonger jusqu'à ton dernier jour !

A SES AMIS.

Sur le vaisseau qui l'avait ramené dans sa patrie.

AMIS , cette barque fragile fut autrefois au rang des plus rapides vaisseaux.

Soit à force de voiles , soit à force de rames , jamais les flots ne l'ont vue devancée dans sa course. Elle vous prend à témoin , ondes mugissantes de la mer Adriatique , Cyclades , fameuse Rhodes , rivages de Thrace , Propontide , et vous abîmes de la mer Noire , jadis environnée d'immenses forêts , où furent choisis les mâts de ma barque légère. Oui jadis , pin orgueilleux élançé sur les sommets du Cythore , là , ses rameaux ont murmuré des oracles.

Sommets du Cythore , superbe Amastrie (1) , elle vous atteste à votre tour. N'est-ce pas sur ces cimes que furent coupés les pins dont mon navire fut construit ? n'est-ce pas près de vos rivages que ses avirons trempèrent pour la première fois dans l'onde ? de-là , malgré l'effort des vents contraires , ou bien au gré de leurs souffles rapides , gonflant directement ses voiles , n'a-t-il pas porté son maître sain et sauf à travers les écueils dont les gouffres de Neptune sont hérissés ?

Cependant malgré toutes les navigations périlleuses qu'il a fourni avant de parvenir à ce lac (2) tranquille , aucun vœu ne l'a mis encore sous la protection des

divinités des rivages. O mon vaisseau ! tu seras consacré. Maintenant qu'à l'abri des tempêtes tu vas flotter paisiblement au port, Catulle adresse ses vœux au couple divin, chéri des matelots ; Catulle te consacre à Pollux et à Castor (3).

A C A M E R I U S.

CAMÉRIUS, si ce n'est pas trop exiger, dis moi de grace où tu t'enterres ? au champ de Mars, au cirque ; au temple, au capitolé, sous les arcades de Pompée, je t'ai cherché par tout, et partout vainement. Je n'ai pas rencontré une jolie fille, sans lui demander de tes nouvelles. Toutes me paraissaient tranquilles sur ton sort. Belles princesses, leur disais-je, qu'en avez vous donc fait ? de Camérius ? m'a répondu l'une d'elles, (en découvrant son sein plus blanc que neige,) de Camérius ? tiens, c'est ici, c'est-là qu'il s'est caché.

Ah mon ami, tu te caches si bien, qu'à te chercher, égale un des travaux d'Hercule. Ne me refuse plus ; allons dis moi, où vis tu ? où dois tu vivre ?

finis tout ce mystère. Eh bien oui, c'est ce joli sein qui te recèle. Fort bien ; mais ne sais-tu pas que taire ses plaisirs, c'est en perdre la moitié (1) ? Vénus est femme , ami , Vénus aime à parler. Catulle excepté , sois discret pour tout le monde ; mais indique moi toi-même où te trouver ; autrement eussé-je les ailes de Dédale , ou celles de Pégase ; la vitesse de Ladas , ou des chevaux de Rhésus ; la rapidité de l'oiseau qui vole ; et des vents même réunis pour moi ; je serais las encore avant de te trouver (2).

A HORTALUS.

En lui envoyant le poëme de la chevelure de Bérénice , imité de Callimaque.

LA peine qui m'accable et sans cesse se renouvelle , me distrait, Hortalus , des travaux des neuf sœurs. Ma douleur vive et profonde ôte à mon esprit tout pouvoir d'exprimer encore ces douces pensées que les muses nous inspirent. Ah ! ma verve est éteinte depuis que

les ondes glaçantes de Lethé baignent les pieds de mon frère ; depuis , qu'arraché à mes regards , ses froides cendres reposent sur les rives de Troye. Mon frère ! je n'entendrai donc plus les douces paroles de ta bouche ? je ne te verrai donc plus ? ô mon frère ! je t'aimerai toujours , et toujours je soupirerai de douloureux chants sur ta tombe. Telle on entend sous les rameaux ténébreux des bocages , Philomèle en soupirer pour Itys (1).

Mais malgré mes longues douleurs , Hortalus , j'ai fini ces vers imités du fils de Batte (2), et que tu daignes désirer. Je n'aurai point à rougir que tes paroles soient sorties de ma mémoire. Non , elles n'échapperont pas à mon souvenir , comme on voit une pomme , dont furtif d'un amant , échapper du sein de la fille distraite qui l'y recelait , et roulant aux pieds de la mère , colorer d'un incarnat si pur les joues de la fille embarrassée (3).

EPITHALAME DE MANLIUS ET DE
JUNIE.

CHŒUR DES ADULTES.

JEUNES gens, levez-vous ; l'étoile du soir paraît. Vesper annonce enfin cette heure désirée. Levez-vous, il est tems de quitter les festins. Déjà la vierge se montre. Répétons en chœur les chants d'hymen, répétons les chants d'hyménée.

CHŒUR DES VIERGES.

Jeunes vierges, voyez-vous ces jeunes garçons ? Prenons une autre route. Humide des eaux de l'océan, il faut que déjà l'étoile du soir se montre. Avez-vous vu leur empressement ? Ce n'est pas en vain qu'ils s'empressent. Ils préparent des chants pour nous séduire. Mais chantons l'hymen, répétons les chants d'hyménée.

CHŒUR DES ADULTES.

Amis, n'attendons point, une victoire facile : regardez ces jeunes filles. Voyez-les comme un seul objet occupe leur rêverie ;

un seul les occupe toutes entières , tandis que mille à la fois nous captivent. Ah , nous serons vaincus , et nous devons l'être. La victoire favorise ceux qui la méditent. Au moins , pour le moment , recueillons nos esprits. Déjà les vierges commencent le cantique nuptial : unissons nos voix pour chanter l'hymen , répétons les chants d'hyménée.

CHŒUR DES VIERGES.

Hesper , tu te lèves ; tu te lèves , astre perfide. C'est toi qui favorises le jeune audacieux ravissant la fille timide aux embrassemens de sa mère : c'est toi qui ravis à la mère éplorée sa fille innocente. Ah , que feront de plus les ennemis fougueux dans les horreurs d'un assaut ? Chantons l'hymen , etc.

CHŒUR DES ADULTES.

Hesper , ô le plus doux des astres , c'est à ton flambeau que l'amour couronne l'hymen promis ; l'hymen que l'époux et les parens d'accord ont médité d'avance ; l'hymen qui ne se consomme jamais , avant que ton flambeau paraisse. Hesper , que peuvent les dieux nous accorder de plus favorable que ton retour ? Chantons l'hymen , etc.

CHŒUR DES VIERGES.

Hesper, tu nous ravis une de nos compagnes. Oui, le séducteur n'attend que ton lever pour l'arracher à ses sœurs. La nuit favorise les ravisseurs; les amans sont des ravisseurs que souvent le matin tu retrouves encore, quand, sous un autre nom, tu viens nous annoncer le jour (1). Mais chantons l'hymen, etc.

CHŒUR DES ADULTES.

Console-toi, Hesper, console-toi de ces reproches simulés : nos vierges hautement t'accusent ; elles t'applaudissent en secret. Chantons l'hymen, répétons les chants d'hyménée.

CHŒUR DES VIERGES.

Une fleur solitaire épanouie à l'écart, ignorée des troupeaux, respectée du soc, caressée du zéphyr, ménagée du soleil, abreuvée de rosée, fait les desirs de la bergère et du berger : à peine arrachée de sa tige déjà flétrie, ni le berger ni la bergère ne la regardent plus. Telle une vierge timide, tant qu'elle est vierge, captive tous les hommages, et les voit s'envoler dès qu'à peine une caresse a terni sa fleur virginale. Mais

chantons l'hymen, répétons les chants d'hyménée.

CHŒUR DES ADULTES.

La vigne que le ciel a fait naître en un champ desséché, jamais ne s'élève ; jamais elle ne voit mûrir une grappe parfumée ; sans cesse elle regarde ses rameaux languissans ramper au niveau de ses racines ; jamais le vigneron, ni le taureau laborieux ne la cultivent : mais celles dont les pampres s'entrelacent à l'orme marital qui les soutient, trouve bientôt en foule et des taureaux et des vignerons qui la fécondent. L'une est l'image d'une vierge qui, dans un éternel célibat, vieillit inutile ; l'autre de celle qu'un mariage assorti enchaîne, et qui bientôt chère à son époux, cesse d'être un fardeau pour ses parens. Chantons l'hymen, répétons les chants d'hyménée (2).

CHŒUR GÉNÉRAL.

Second fils de Vénus (3) ; hymen, dieu d'hyménée ; toi qui cultives aussi l'Hélicon, toi qui conduis la vierge aux bras de l'époux, chantons des vers à ta louange. Chantons l'hymen, etc.

Ceins ton front d'odorantes marjolaines , prends le voile nuptial , et , joyeux , viens ici , après avoir chaussé le jaune brodequin sur ton pied de neige (4).

Dans ce jour d'allégresse , fais entendre ta voix. Répète l'hymne des noces , foule ces tapis dans ces danses légères , et secoue dans ta main ta torche flamboyante.

Telle Vénus , amoureuse des idaliens bocages , s'offrit jadis au berger de Phrygie , telle Junia , la plus tendre des vierges , s'engage à Manlius sous le plus heureux des augures.

Junia s'élève comme un myrthe d'Asie , élançant ses rameaux en fleurs , et que les nymphes abreuvent de rosée.

Hâte-toi donc , hymen , viens dans ces lieux , et pour un moment abandonne les grottes d'Aonie (5), que l'urne d'Aganippé (6) rafraîchit de ses ondes murmurantes.

Viens , hymen , hâte-toi d'appeller la beauté nouvelle , soupirant après le nouvel époux , et captivant son cœur , comme un lierre s'attache à l'ormeau qu'il embrasse.

Et vous , jeunes filles , qu'un pareil

jour attend, chantez en chœur, répétez avec moi : Viens hymen, hâte-toi, dieu d'hyménée.

Qu'attendri par vos chants, il se rende à la fête. Qu'il arrive, amenant l'amour heureux sur ses traces, pour serrer la chaîne la plus fortunée.

Quel dieu plus grand peut être invoqué par ceux qui aiment ? De tous les dieux du ciel en est-il un que les hommes puissent adorer avant toi, ô hymen, dieu d'hyménée.

La vieillesse tremblante t'implore pour sa postérité. Les vierges en ton honneur dénouent leurs chastes ceintures ; et la fille timide, qui te craint le plus, est pourtant curieuse de tes mystères.

Sans toi, l'amour cache dans l'ombre ses plaisirs illégitimes : d'un mot tu les épures. Quel dieu peut t'égal en puissance, hymen, ô dieu d'hyménée ?

Il faut sans toi que le père renonce aux héritiers de son nom, à la durée de sa race ; et d'un mot tu l'assures. Quel dieu peut t'égal en puissance, hymen, ô dieu d'hyménée.

Dans les contrées sauvages où l'on ignore ton culte, la douceur de la

propriété est de même inconnue ; mais d'un mot tu l'assures. Quel dieu peut t'égaliser en puissance , hymen ô dieu d'hyménée ?

Ouvrez les portes du temple , ouvrez , la vierge s'avance. Vierge timide , vois - tu déjà resplendir les flambeaux ? Tu tardes trop , avance , le jour fuit.

La pudeur ralentit ses pas , et ses larmes redoublent en apprenant qu'il faut se rendre. Jeune Vierge tu tardes trop , avance , le jour fuit.

Cesse donc de pleurer ; vas , tu n'as rien à craindre ; jamais l'aurore ne vint à plus belle fille annoncer un plus beau jour.

Junia surpasse en fraîcheur la jacinthe cultivée dans le plus beau des jardins. Mais , jeune vierge , tu tardes trop , avance , le jour fuit.

Avance , nouvelle épouse , entends nos avis salutaires. Regarde les flambeaux agitant leur chevelure d'or ; avance , nouvelle épouse.

Ce n'est point aux bras d'un perfide adultère qu'on te livre. C'est un époux fidèle , qui ne voudra jamais s'arracher de ton sein amoureux.

Comme la vigne s'enlace à l'arbre qui la soutient, de même il te pressera dans ses purs embrassemens. Mais le jour fuit, jeune épouse, hâte-toi.

Nuit heureuse, ô la plus belle des nuits ! de tous les lits que décore l'ivoire (7), ô lit le plus heureux ! Mais, jeune vierge, tu tardes trop, avance, le jour fuit.

Lit fortuné, trône du bonheur de Manlius, de combien de délices, et la nuit et le jour, ne seras-tu pas témoin ! Mais le jour fuit, hâte-toi jeune épouse.

Je la vois qui s'avance, ornée de son voile. Eufans, emportez les flambeaux. Allez, et de nouveau chantez en chœur l'hymen, dieu d'hyménée (8).

Les seuls plaisirs que tu connaissais t'étaient permis, ô Manlius ! mais ce qui hier t'était permis encore, ne te l'est plus aujourd'hui. Chante avec nous l'hymen, le dieu de l'hyménée.

Et toi, jeune épouse, à ton tour, cesse de refuser ce que l'époux demande, ou crains que tes refus ne portent ailleurs ses hommages. Chantons l'hymen, le dieu de l'hyménée.

Te voilà dans la maison de ton époux.

Vois-y l'opulence, qui t'annonce des ressources pour tes vieux jours. Chantons l'hymen, etc.

Mais avant la vieillesse qu'amène le tems qui nous fuit, accorde à ton époux tout ce que la jeunesse peut donner. Chantons l'hymen, le dieu de l'hyménée.

De tes pieds délicats, franchis, sous un heureux augure, le seuil épuré de la chambre nuptiale. Chantons l'hymen, etc.

Vois ton époux; il t'attend sur ce lit de pourpre; ses bras s'ouvrent pour te recevoir. Chantons l'hymen, etc.

Tu l'aimes, sois contente: ses feux égalent et surpassent mêmes les tiens. Chantons l'hymen, le dieu de l'hyménée.

Jeune époux, que tes bras environnent le sein de ton épouse: garçons de la noce, approchez-vous. Chantez l'hymen, etc.

Et vous, matrones savantes, rassurez la vierge qui demande vos conseils et vos sages leçons. Chantons l'hymen, chantons le dieu de l'hyménée.

Heureux amant, il t'est permis de t'approcher. Plus blanche que le lys,

plus fraîche que la rose , ton-épouse est au lit.

Mais l'époux a-t-il moins de charmes ? Non , non , les dieux m'en sont témoins , et Vénus l'a comblé d'égales faveurs. Le jour fuit , avancez , ne tardez plus.

Il ne s'est pas fait attendre ; le voici : l'amour favorable le seconde. Ses plaisirs ne sont plus condamnés au mystère ; il peut jouir et s'en vanter.

Avant le nombre des baisers , nous compterons les étoiles des cieux et les grains de sable des rivages.

Multipliez vos caresses , heureux époux ; que les fruits de votre amour naissent en foule. Hâtez-vous d'assurer les descendants d'une race qui ne peut trop s'accroître.

Jeune Torquatus , que j'aimerai à te voir , du sein de ta mère chérie , tendre tes faibles bras à ton père , et lui sourire de ta bouche à demi-close.

Puisse une heureuse ressemblance rappeler en toi l'auteur de tes jours ! Puisse la douce aménité de ton visage rappeler les traits de ta mère !

Qu'ici les louanges méritées par la mère n'honorent pas moins le fils , que

jadis les vertus de Pénélope honorèrent
son fils Télémaque !

Mais c'en est assez , vierges , reti-
rons-nous. Et vous , époux heureux ,
vivez bien , vivez long-tems , jouissez
des droits du bel âge.

A T Y S (1).

A T Y S , fendant les flots sur un léger
navire , aborde impatient aux phrygiens
rivages , et pénètre jusqu'aux forêts som-
bres de Cybèle. En proie au plus fou-
gueux délire , triste jouet d'un vertige
insensé , c'est là que le tranchant d'un
caillou acéré ravit à l'infortuné ses pre-
miers droits à la dignité d'homme. A
peine sent-il tomber ses membres sans
vigueur , à peine son sang a-t-il rougi
la terre , aussi-tôt ses mains d'albâtre
agitent les tambours sonores de la
déesse , aussi-tôt retentit sous ses doigts
délicats la dépouille bruyante du tau-
reau , signal des affreux mystères de
Dindymène (*). Transporté d'un

(*) Cybèle.

enthousiasme prophétique, Atyx exhorte en ces mots ses compagnons , déchus comme lui : « hâtez-vous, Corybantes (*), »
« hâtez-vous , pénétrons aux bocages de »
« Cybèle. Troupeaux vagabonds de la »
« déesse de Bérécynthe, (**) vous, qui une »
« fuite rapide exile en ces lointains cli- »
« mats ; vous qui , comme moi , avez »
« fendu les flots , bravé l'abîme de la »
« mer , et par haine pour Vénus , dé- »
« pouillé votre sexe ; vous tous, Galles, »
« Dactyles , Corybantes , accourez ; que »
« rien ne vous arrête , et dans un saint »
« délire , oubliez les soucis de votre »
« ame. Accourez , accourez , volons au »
« temple phrygien. Parcourons les fo- »
« rêts où les cymbales retentissent , où »
« les tambours résonnent , où les sons »
« graves de la flûte recourbée se font »
« entendre , où la Ménade agite sa tête , »
« que le lierre couronne , où l'écho »
« répond à ses hurlemens sacrés ; vo- »
« lons où la cour de Cybèle s'assemble , »
« et faisons tressaillir la terre sous nos »
« rapides bonds ».

(*) Prêtres de Cybèle , ainsi que les Galles et les Dactyles.

(**) Cybèle.

A ces mots de la bacchante nouvelle, la troupe convulsive commence d'affreux concerts. Les tambours sonnent ; la creuse cymbale éclate , on franchit les côteaux verdoyans d'Ila. Furieuse , agitée , hors d'elle-même , l'haletante Atys , semblable à la genisse indomptée , court , le tambour en main , à travers les bocages , suivie de tant d'infortunées inspirées comme elle (2). Enfin parvenues au temple , elles s'endorment défaillantes et accablées sous le poids de la faim et de la fatigue. Un sommeil paresseux vient baisser leurs paupières appesanties , et le doux repos succède à leur rage.

Mais à peine le soleil , des yeux de son visage d'or , a-t-il éclairé l'éther , la masse du globe et les mers orageuses ; à peine ses coursiers vigoureux ont-ils chassé devant eux les ombres , Atys , subitement réveillé , est reçu des bras du sommeil dans ceux de Vénus qui le plaint. C'est dans ce calme inattendu que l'inconsolable Atys rappelle en sa mémoire ce qu'il a fait , voit toute l'étendue de ses regrets éternels , et dans son délire retourne au rivage funeste , où le sert le fit aborder. Là , de ses yeux en

larmes , parcourant les mers immenses ,
il soupire après sa patrie , et lui adresse
ces mots d'une voix lamentable : « O ma
» patrie , vous qui m'avez vu naître , ô
» champs de ma patrie , vous dont les
» moissons m'ont nourri , vous qu'Atys
» abandonna , comme un esclave s'é-
» chappe aux fers , vous que j'ai quitté
» pour les antres d'Ida , pour ces neiges
» éternelles , et pour disputer ces repaires
» aux monstres qui les habitent , puis-je
» donc me flatter encore d'avoir une pa-
» trie au monde ? Ciel ! ô ciel ! dans
» cette courte absence de ma rage , étends
» la portée de ma vue , et dirige-la du
» moins vers les bords où j'ai reçu le
» jour !

» Ma patrie , mon palais , mes amis ,
» ma famille , c'est donc pour ces forêts
» sauvages qu'Atys vous a quittés ? Adieu
» donc , cirque , témoin de ma gloire ,
» théâtre où j'ai brillé , stade où j'ai
» remporté le prix , arène où j'ai vaincu ;
» adieu donc , adieu pour jamais. Mal-
» heureux ! ah , malheureux Atys ! com-
» bien de pleurs n'as-tu pas à verser ?
» Combien de formes n'as-tu pas jus-
» qu'ici revêtues ? Jeune homme , ado-
» lescent , adulte : enfant ! Atys un
» iems

» temis l'honneur du ceste et du gym-
 » nase. Moi, dont les courtisans inon-
 » daient les portiques. Non, non,
 » ils ne seront plus échauffés par la foule
 » de mes admirateurs, Sortant de mon
 » lit avec le jour, non, non, je ne ver-
 » rai plus les colonnes de mon palais dé-
 » corées de guirlandes. . . . J'ai tout
 » perdu. . . . Je suis une prêtresse, une
 » femme de Cybèle, une ménade fu-
 » rieuse, un être abatardi, stérile, une
 » habitante désolée de ces déserts et de
 » ces tristes monts. Qu'ai-je fait ? que
 » de regrets j'éprouve ! et ces regrets
 » sont vains ! »

Ces plaintes vagues sont à peine échap-
 pées de ses lèvres de roses, à peine elles
 sont parvenues aux oreilles de la déesse,
 que l'impitoyable Cybèle détache le
 joug de son lion le plus farouche, et lui
 parle en ces mots : « Ministre de ma
 » rage, anime-toi, excite ta fureur,
 » rend à la sienne le parjure qui vou-
 » drait me trahir. Va, cours, agite ta
 » queue terrible, que tes terribles flancs
 » en soient meurtris, sur ton front mus-
 » culé dresse ta jupe épouvantable ;
 » à tes horribles rugissemens que tout
 » frémitse ».

Tomé I.

Tomé I.

D

D

Bérécynthe a parlé , le joug tombe. Le monstre s'anime ; il écume ; il menace , court , franchit , renverse l'arbrisseau fracassé de son choc. Il s'avance , il arrive à ces rivages que la mer blanchit de son écume , et dont le sable sert de lit au misérable Atys. Le monstre le voit , s'élance ; Atys fuit. . . Il fuit , et pour jamais livré aux saints transports qui le travaillent , c'est pour jamais qu'il traîne au fond des bois phrygiens sa vie déplorable et son corps mutilé.

O Cybèle , grande déesse , protectrice de Bérécynthe , ô toi que Dindyme adore ! écarte de moi sans retour tes pieuses fureurs. Porte ailleurs tes faveurs terribles , Catulle est trop peu digne d'être inspiré par toi (3).

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

MÉTAMORPHOSÉE EN ASTRE.

Celui qui sut compter tous les flambeaux des cieux , et calculer leur cours , celui qui découvrit par quelle cause le disque étincelant du soleil peut

s'o
ple
re
dè
che
Lat
lan
astre
de
cett
tant
die
épo
dan
à r
m
co
de
con
l'el
cèr
rait
par
la j
nup
oui
et l
de

s'obscurcir, et annonça les périodes des planètes qui l'environnent, Conon qui reconnut comment Diane amoureuse se détourne des sphères célestes pour chercher Endimion dans les grottes de Latmie (1), ce même Conon m'a vu brillante de lumière étinceler parmi les astres, après avoir quitté le beau front de Bérénice. Les bras élevés aux cieux, cette reine avait offert mes boucles flottantes en sacrifice, pour rendre les dieux favorables aux armes du roi son époux. Ptolémée, pour voler à la gloire dans les champs d'Assyrie, à peine uni à ma princesse par les nœuds de l'hymen, à peine vainqueur des derniers combats de sa pudeur mourante, venait de s'arracher à ses embrassemens. Des combats ! ah, Vénus ! est-il vrai ? et l'effroi des vierges timides est-il sincère à l'approche de tes plaisirs ? serait-il vrai, Venus ? ou n'est-ce que par de feintes larmes qu'elles troublent la joie de la fête en entrant au lit nuptial ? Oui, j'en atteste les dieux, oui, ces larmes sont feintes. Les plaintes et les soupirs de ma reine, au départ de son époux pour la guerre, m'ont,

avec son secret , révélé celui de toutes les belles.

Mais , non , ce ne sont point les caresses d'hymen que Bérénice regrette. Au milieu des soucis rongeurs qui la dévorent , c'est l'absence d'un frère chéri qu'elle pleure dans l'absence de son époux (2). O ma princesse , à qui si jeune encore j'ai connu tant de courage , à quel affreux délire votre ame s'abandonne ? Ne vous souvient-il plus de cet héroïsme qui vous mérita la gloire d'une alliance royale (3) ? Vous-même , que ne dites-vous pas au roi votre époux , quand un rigoureux devoir l'entraîna loin de vos charmes ? Que ne lui dites-vous pas en essuyant de vos belles mains les larmes échappées de ses beaux yeux ? Quel dieu vous a changé ? Qu'est-il devenu ce courage ? ou les tourmens de la plus courte absence sont-ils donc au-dessus des forces des amans ? Quand il partit , cet époux adoré , que de victimes par vous promises aux dieux , et quel sacrifice plus cruel ne leur jurâtes-vous pas pour son retour et ses victoires ? C'est pour acquitter un de vos vœux cruels

qu'arrachée à votre front je brille maintenant à regret parmi les astres. Oui, sans doute, à regret; j'en jure par vous-même, et périssè mille fois qui pourrait vous être parjure.

Mais qui peut résister au tranchant du fer impitoyable? C'est par le fer que fut renversé ce vaste mont, quand de fameux guerriers s'avancèrent aux rives de Thyn, et quand les flancs étonnés de l'Athos s'ouvrirent pour donner passage aux flottes du Mède intrépide (4). Les monts cèdent au fer barbare, que pouvaient mes boucles fragiles? Maudit soit le premier qui, dans les entrailles de la terre, alla chercher ce métal homicide, et l'arracher aux antres qui le recelaient.

Les Tresses, mes compagnes, qui paraient encore la tête de Bérénice, pleuraient déjà mes destinées, quand avec l'aurore, qui frappait l'air de ses ailes brillantes, le cheval ailé de Chloris m'apparut, et m'enlevant à travers les plaines éthérées, me déposa dans le sein de Vénus. Le volage amant de Flore, aimable habitante des rives du Canope, aida lui-même ainsi à me transporter jusqu'aux cieux, pour que le bandeau

d'Ariane n'eût pas seul la gloire de briller parmi les astres, et que la belle chevelure de ma reine servît, à son tour, d'ornement aux voûtes étoilées (5).

Humide encore des pleurs dont ma princesse m'avait arrosée en me consacrant au temple, je me vis placer au rang des anciens flambeaux de l'Olympe. Le signe de la vierge et celui du lion me cédèrent entre eux une place près de l'astre de Callisto. Je conduis vers l'occident le bouvier tardif qui, le plus tard qu'il peut, descend dans le sein d'Amphytrite. Je suis pressée la nuit sous les pas des immortels, et je passe les jours dans les grottes de Thétis (6). Mais dus-ent les astres irrités conspirer contre moi, je brave leur colère, ô belle Bérénice, toi qui me prodiguas tant d'essences précieuses, et j'avoue que parer ton front me paraîtrait encore plus doux qu'embellir les célestes voûtes.

Vous toutes, jeunes vierges, que l'hymen vient d'engager, gardez-vous d'abandonner vos charmes à vos époux, gardez-vous de dépouiller à leurs yeux le voile dont votre sein est couvert, avant d'avoir brûlé de l'encens en mon honneur. Que la chevelure de ma reine

soit désormais l'astre de toutes les épouses légitimes ; mais que l'encens de l'adultère se dissipe dans le vague des airs avant de me parvenir. Loin de moi l'encens des profanes.

Vous , épouses chastes et nouvelles , puissent vos demeures paisibles être à jamais le sanctuaire de la concorde et de la félicité. Et pour toi , belle reine , lorsque , les yeux au ciel , tu imploreras Vénus à la lueur des flambeaux solennels , laisse les vœux stériles , mais n'épargne pas les riches offrandes pour obtenir de cette déesse , à qui le sang est en horreur , que mes boucles puissent flotter encore sur sa tête.

Pourquoi faut-il que le destin m'ordonne de poursuivre mon cours ? Oh , ma reine ! que ne puis-je redevenir encore ta parure , et quittant les cioux , rapprocher les astres que j'y sépare (7) !

A M A N L I U S ,

SUR LA MORT DE SA FEMME (1).

COURBÉ sous le poids de tes peines ,
tu m'écris une lettre arrosée de larmes ,
tu m'invites à te tendre la main dans
ton naufrage , et à te retirer des portes
de la mort. Toi , Manlius , pour qui les
regrets d'un chaste amour bannissent
le sommeil du lit veuf , ou dans ton
insomnie douloureuse les chants des
neuf sœurs ont perdu le droit de te
consoler. Il m'est doux que tu m'appelles
ton ami , et que tu veuilles at-
tendre de ma muse un adoucissement
aux rigueurs de Vénus ; mais toi-même
ignores-tu mes propres peines ? Ap-
prend-les , Manlius , avant d'accuser
Catulle d'éluder les devoirs d'un ami
fidèle ; apprend dans quelle mer d'in-
fortunes le sort me plonge , et n'attend
pas d'un misérable qu'il te console.

Quand j'ai ceint la toge virile (2), quand
les feux de l'âge embellissaient mon
printemps , assez alors je me suis aban-
donné à l'ivresse des plaisirs. Alors mon

nom ne fut pas inconnu à cette déesse qui mêle à nos peines une si douce amertume. Mais tous ces goûts délicieux, la mort d'un frère, hélas, les a détruits.

O mon frère, te voilà donc ravi à ton frère malheureux ! En mourant, ô mon frère, tu emportes toutes mes félicités ! avec toi est enseveli l'espoir de ta famille entière. Avec toi ont péri ces joies pures que durant ta vie le fraternel amour renouvelait sans cesse. Tu n'es plus ! Loin de mon esprit épouvanté à cette image ont fui les douces habitudes, et toutes les délices qui m'étaient chères au monde.

Cesse donc, Manlius, de blâmer l'infortuné Catulle, s'il reste solitaire à Véronne, où les plus heureux même sont condamnés à réchauffer seuls leurs couches désertes (5). Manlius, plains ton ami, et ne le blâme plus. N'exige plus de lui des efforts dont la douleur le rend incapable. Si je n'ai ici avec moi qu'un petit nombre d'écrits, c'est que Rome est mon séjour ordinaire ; c'est à Rome que s'écoulent les jours de ma vie ; de tous mes porte-feuilles un seul à peine m'a suivi à Véronne. Ne me fais

donc pas un tort de l'impossibilité d'accomplir tes demandes ! S'il était en moi d'y satisfaire, je les eusse prévenues (4).

Chastes muses , non , je ne saurais taire les bienfaits de Manlius et ses soins généreux ! Puisse la nuit des tems ne jamais effacer ce tribut de ma reconnaissance ! muses , je vous le confie , confiez-le aux siècles qui doivent naître , et que ces vers en instruisent les tems les plus reculés ! que d'âge en âge , Manlius plus chéri vive dans la mémoire des hommes ; qu'après sa mort , Manlius soit plus illustre encore , et qu'Arachné ne puisse jamais ourdir sa trame sur l'inscription du monument fréquenté de mon ami !

Muses , vous vous en souvenez de ces jours de délire , où je brûlai de toutes les flammes de l'amour , où ses poisons actifs circulaient dans mes veines. L'Ethna couve moins de feux , que n'en recelait mon cœur , les ondes de Mallé (5) sont moins brûlantes. Un deuil éternel couvrait mes tristes yeux , et sur mes joues coulaient d'interminables larmes.

Tel que paraît au voyageur , le ruisseau qui , du haut de la colline , précipite son onde à travers un lit de mousse et

de cailloutage , et de la vallée solitaire coule en serpentant à travers les peupliers qu'il arrose jusqu'à la route que le voyageur altéré parcourt : tel que paraît le vent propice aux yeux du matelot qui implorait Castor ; tel parut Manlius à mes yeux. C'est à lui que je dois ces vastes jardins , la maison qu'ils environnent , et la maîtresse chérie près de qui nous exercions alors nos communes amours (6). C'est en ces lieux que les pieds délicats de cette déesse de ma vie la portèrent. Je crois la voir encore immobile , et , de ces pieds de neige , presser le seuil de ma paisible retraite. Telle jadis Laodamie , brûlante d'amour pour Protésilas , parut en son palais vainement préparé pour la fête ; vainement , hélas ! pour avoir négligé de se concilier les dieux par des sacrifices (7). Ah ! puissent-ils ces dieux et la terrible Ramnuſie , me préserver d'envier jamais rien contre leur vœu suprême !

La perte d'un époux si cher , apprit à Laodamie qu'un autel affamé redemandait le sang des victimes , quand elle vit cet époux ravi à ses embrassements , avant que deux hivers , par

l'habitude d'un amour satisfait , lui eussent appris à en supporter l'absence sans désespoir.

Les parques le savaient , qu'une mort certaine attendait Protésilas au troyen rivage. C'est alors , en effet , que l'enlèvement d'Hélène appela toute la Grèce sous les remparts d'Ilion. Troye funeste ! immense tombe et de l'Europe et de l'Asie ! Troye détestable , où périrent tant de héros et tant de grands courages ! Détestable Troye ! c'est encore sous tes murs que vient de périr mon frère ! O mon frère ! te voilà donc perdu pour ton frère malheureux ! La lumière du jour est donc ravie à mon frère infortuné ? Avec toi , oui , mon frère , est enseveli l'espoir de ta famille entière ; avec toi sont évanouies ces pures joies que durant ta vie le fraternel amour renouvelait sans cesse ! Encore si ta cendre était recueillie avec celle des tiens , au milieu de tes proches ! Mais c'est l'impure Troye , la perfide Troye , dont le sol étranger te retient à l'extrémité d'Ilion que
 Ce fut vers cette ville que
 maracha le jeune héros , que
 déserta ses foyers pour aller troyer
 les

les embrassemens de l'adultère Pâris et de l'infâme Hélène. C'est-là , belle Laodamie , que , par un cruel coup du sort , te fut élevé un époux plus cher pour toi que la vie. Dans quel dâire affreux , dans quel gouffre de douleur te précipita l'amour ? gouffre plus profond que celui jadis deséchepar Hercule , quand ce héros , docile aux ordres d'un roi barbare , fendit , de ses mains terribles , les flancs de deux montagnes , et perça de ses flèches inévitables les monstres de stymphale , pour que le seuil de Polympe fut foulé par un plus grand nombre d'immortels , et qu'Hébé ne languît pas dans une plus longue virginité. Oui , l'abysses où te plongea l'amour fut plus profond encore que celui qui mérita au grand Alcide le cœur d'Hébé jusqu'alors rébelle (8). Non jamais l'enfant allaité par une jeune épouse ne fût si cher au grand-père , qui soupirait après un héritier , pour tromper l'espoir des collatéraux avides , déjà prêts à dévorer , comme des vautours , la tête chauve du vieillard. Non , la blanche colombe , que l'on dit plus ardente que la femme elle-même , à multiplier les baisers de son bec agile ,

non , Laodamie , la colombe amoureuse
l'est moins que toi , et n'égalait jamais
tes transports au moment où tu fus unie
enfin à ton époux aux blonds cheveux.

Aussi belle , aussi tendre que Laodamie
était celle que j'aime , quand aux
yeux de l'amour qui volait autour d'elle ,
et parée d'une robe brillante de la teinte
précieuse du safran (9), elle vint se jeter
entre mes bras. Ah ! Catulle , si cette
belle maîtresse ne se contente pas de
l'hommage d'un seul amant , il te faut
supporter ces légers larcins d'une amante ,
d'ailleurs discrète et retenue. Défends-
toi de la folie des jaloux. Junon même ,
la plus grande des déesses , eut sou-
vent à se plaindre des outrages d'un
infidèle époux (10).

Mais gardons-nous d'oser nous com-
parer aux dieux. Prions plutôt celle
que j'aime de se soustraire au joug du
vieillard qui l'observe. Quand cette belle
qui m'a charmé parut dans notre soli-
tude , parfumée pour la recevoir , son
père , il est vrai , ne la conduisait pas
par la main ; elle se dérobait au con-
traire aux regards d'un époux , et la
nuit couvrit de son ombre mille ca-
resses , non moins délicieuses pour être

furtives. Va , Manlius , qu'elle les réserve seulement pour nous seuls, et c'en sera Lien assez pour marquer ce beau jour d'un emblème favorable (1).

Et toi , puissent ces vers avec peine échappés à ma muse languissante , me servir à reconnaître tes bienfaits ! Que jamais l'oubli n'ensevelisse ton nom ! Que la renommée le répète de jour en jour et mille ans encore ! Puissent les dieux t'en accorder d'éternels pour prix de ta bienfaisance , et Thémis répandre sur toi les dons qu'elle réserve aux cœurs vertueux. Sois heureux , toi et celle que tu aimes à l'égal de ta vie ; que le bonheur règne dans cette maison où nous avons goûté tant de plaisirs avec cette maîtresse charmante. Je dois à toi seul toutes mes félicités , je te dois cette lumière de mes jours , plus chère qu'eux mille fois , et qui me fait trouver si doux de vivre (12).

LES NOCES DE TRÉTYS ET DE PELÉE.

C'est lorsque cette foule de héros ,
honneur de la jeunesse argienne (1) ,
méditant la conquête de la toison d'or ,
osa , sur un frele vaisseau , parcourir
l'onde amère , et l'agiter sous l'effort
des rames ; c'est alors que la mer du
Phae (2) , et les rivages de l'Étolie virent
les plus orgueilleux de Pélion flotter
sur la liquide plaine. La déesse (*) qui ,
sous sa protection , tient les citadelles
fameuses , fit voler ce nouveau char au
gré d'un vent favorable , et de sa main im-
mortelle en dirigea la structure 3 . C'est
ce navire aussi qui , le premier , trempa
dans le sein de la rude Amphytrite . A
peine le bec recourbé de sa proue a-
t-il sillonné la campagne orageuse ; à
peine l'onde , battue par les rames ,
les a-t-elle blanchies de son écume , que
les monstres de la mer surgissent au-
dessus des gouffres de Neptune. La
foule des Néréides accourt à ce prodige ,

(*) Pallas.

et des yeux mortels fixent , durant des jours entiers les charmes nuls des immortelles Náyades , offrant leur sein à découvert au-dessus des eaux. C'est alors que Pelée brûla d'amour pour Thétys (4). C'est alors qu'une déesse ne dédaigna pas l'amour d'un mortel. O Thétys ! c'est en ce beau jour que le maître des dieux jugea Pelée digne de toi.

Race des dieux , je vous salue. Je vous salue , héros , nés dans le plus fortuné des tems ; je te salue , déesse favorable. Souvent j'invoquerai vos noms dans mes vers. Je t'invoquerai , Pelée , soutien de la Thessalie , toi qu'un si glorieux hymen pouvait seul honorer encore ; toi , Pelée , à qui Jupiter même céda l'objet de ses amours divines. Thétys (5), la plus belle des filles de Neptune , te possède ; la grande Thétys t'accorde sa petite-fille en mariage , et l'Océan , ceinture du monde , approuve ton hymen.

Enfin , il se lève ce jour désiré. Soudain les peuples de Thessalie se rassemblent. Une foule innombrable inonde le palais ; les dons sont offerts ; la joie se peint sur tous les fronts. Bientôt les champs de Sèyros sont abandonnés.

Tempé, Larisse, cent autres villes grecques, sont désertes. C'est aux murs de Pharsale qu'on accourt. C'est le palais de Pelée qu'on remplit. On ne cultive plus. Les cols des taureaux oisifs sont amollis. La masse recourbée ne purge plus la vigne des herbes qui l'environnent. La glèbe ne se voit plus retournée par le soc qui déchirait son sein. Le croissant n'atteint plus les rameaux des bocages, et la charrue délaissée, se couvre de rouille sous les hangards du laboureur (6).

Mais la pompe et la magnificence décorent le palais. De toutes parts l'or et l'argent resplendissent. Ici, les meubles sont incrustés de l'ivoire le plus pur; là, les vases précieux couvrent les tables; tout, à la cour de Pelée, annonce la fête du bonheur.

Au milieu du palais est tendu le lit nuptial de la déesse. La pourpre marine (-) a teint ses draperies, et les dents du colosse des Indes le soutiennent. L'art y traça de sa main savante mille groupes variés, et les faits immortels de mille héros.

On y voit l'infortunée Ariane portant dans son cœur tous les feux dévorans

de l'amour , et du rivage retentissant de la mer Egée , regardant fuir au loin le rapide vaisseau de l'ingrat qui l'abandonne. Sortant d'un perfide sommeil , et se trouvant seule , délaissée sur le sable du rivage , elle ne peut encore ajouter foi à ce que ses yeux en pleurs lui confirment. Cependant Thésée fend les flots à force de rames , et laisse au vent ses volages promesses ; tandis qu'Ariadne , inconsolable , semblable au marbre , immobile image d'une bacchante , suit encore des yeux son parjure , et nage dans un océan d'inquiétudes.

La tresse d'or de ses beaux cheveux est rompue ; son voile abandonné se détache ; l'écharpe de son sein est tombée , et les flots de la mer viennent à ses pieds se jouer de ses vaines parures. Eh ! que lui fait et son écharpe et sa robe surnageant sur les ondes ! C'est toi , Thésée , qui remplis tout son cœur , occupes toutes ses pensées ; et déchires son ame éperdue. Malheureuse ! à quels soucis rongeurs , à quel deuil assidu la cruele Vénus te condamne ? Quel sort te réservait l'amour , quand il permit à Thésée barbare de quitter

le Pirée , et d'entrer au palais de ton injuste père ?

On raconte qu'autrefois la ville d'Athènes , fléchissant sous les flicaux du ciel , voyait tous les ans , pour satisfaire aux mânes d'Androgée 8 , la fleur des héros nés dans son sein et des beautés qu'elle avait nourries , devenir la pâture de l'affreux Minotaure. Thésée , inconsolable des maux de sa patrie , résolut de se sacrifier lui-même plutôt que de voir davantage la Crète ensanglanter Athènes et la Grèce par ces horribles funérailles. Soudain monté sur un agile vaisseau , un vent favorable enfle ses voiles , et le héros alorde aux superbes remparts du redoutable Minos. Thésée paraît , et les yeux d'Ariadne brillent d'amour. Un lit chaste et parfumé l'avait vu jusqu'alors s'élever dans les doux embrassements de sa mère. Tel au bord de l'Eurotas s'élève un myrte amoureux ; telles , au printemps , s'épanouissent les fleurs que son haleine fait éclore.

Les regards brûlans d'Ariadne n'ont pas quitté Thésée , que déjà tout ce que l'amour a de feux la consume , que déjà l'incendie a couru dans toutes ses veines,

et que l'infortunée attise encore la flamme qui la tue.

Cruel enfant, qui mêles tant de peines aux plaisirs des mortels, et toi, sa mère, qu'adorent Chypre et l'Idalie, à quelle foule d'inquiétudes abandonnez-vous la triste princesse à la vue de son nouvel hôte? que de craintes douloureuses agitent son ame! O combien souvent l'effroi flétrit ses belles joues, lorsque Thésée brûle de combattre le monstre terrible, et d'obtenir la victoire ou la mort! Ariadne! combien alors de sacrifices trop mal récompensés! Que de vœux secrets prononcés tout bas par tes lèvres tremblantes!

Tel l'orageux tourbillon arrache avec ses racines le chêne ou le pin résineux qui frappaient leurs rameaux sur le Mont Taurus; l'arbre tombe, et brise au loin tout ce qu'il rencontre; tel le héros intrépide terrasse le mugissant Minotaure, frappant en vain les airs de sa corne long-tems redoutée. Sain et sauf et vainqueur, Thésée retourne jouir de sa gloire, et s'abandonne au faible fil qui peut seul dérober ses pas aux inextricables détours du labyrinthe.

Mais pourquoi prolonger ainsi les écarts de ma muse ! Me permettrai-je de raconter encore comment la princesse malheureuse , ne respirant que l'amour de Thésée , pour le suivre , se dérobe à la vue d'un père , aux embrassemens d'une sœur , et sur-tout aux pleurs d'une mère au désespoir ? Pourquoi dire comment Thésée descendit aux rives de Crète ? Pourquoi raconter comment le perfide , oubliant ses sermens , prépara le plus affreux réveil à son épouse ?

C'est alors qu'Ariadne éperdue fit redire aux échos les gémissemens arrachés du fond de son cœur. Désolée , elle gravit au sommet des montagnes , et de-là enfonce sa vue dans l'étendue des mers. Bientôt c'est à leurs gouffres même qu'elle accourt. Là , elle soulève ses vêtemens , et ses jambes nues trempent dans l'onde. Là , ces dernières plaintes échappent aux lèvres humides de la déplorable Ariadne : « Thésée perfide , » après m'avoir enlevée de chez mon » père , tu m'as donc laissée sur le ri- » vage ? Perfide , c'est donc ainsi qu'ou- » trageant les dieux , tu pars après le » déshonneur de ma race , et remportes

» chez toi tes trompeurs sermens ? Rien
» n'a donc pu toucher ton cœur ? Bar-
» bare ! la pitié, étrangère à ton âme,
» ne t'a donc rien dit pour moi ? Thésée,
» sont-ce là tes promesses ? Tu ne
» m'ordonnais pas d'attendre un sort si
» misérable. Des noces joyeuses, des
» amours fortunées ; voilà ce que Thésée
» m'avait promis. Ces sermens, les vents,
» moins légers qu'eux, les emportent...
» Ah ! qu'à l'avenir jamais femme ne
» croye aux sermens d'un homme. Ser-
» mens des hommes, vous êtes tous
» d'affreux parjures ? Quand le desir
» leur parle, les cruels ! qu'ils sont pro-
» diges de ces sermens, de ces pro-
» messes empoisonnées ! Leurs vœux
» sont-ils remplis, leurs desirs satis-
» faits, qu'ils sont prodigues de trahi-
» sons et de parjures ! Lâche, sans
» Ariadne, qui t'eût sauvé, quand tu
» te débattais dans l'abîme du trépas ?
» Pour toi, lâche, j'ai bravé jusqu'aux
» reproches des mânes irrités de mon
» frère. Devenir la proie des monstres
» féroces, la pâture des oiseaux voraces,
» mourir sans sépulture sur la rive...
» Thésée, voilà donc ma récompense ?..
» Dans quel antre es-tu né ? quelle

» tigresse t'allaita ? quel abîme t'a vomi
» parmi ses écumes ? Est - ce le Syte
» ou Carybde , ou la dévorante Scylla ,
» qui t'apprirent à payer d'un tel prix
» l'amante qui sauva tes jours ?

» Si, ton horreur pour les maximes
» sanglantes de mon père te rendait la
» main d'Ariadne moins chère , au
» moins ne pouvais-tu pas me conduire
» dans ta patrie ? Là , qu'il m'eût été
» doux , Thésée , de te servir comme
» une esclave fidelle ! Ariadne eût ar-
» rosé tes pieds de l'eau pure des fon-
» taines , et ma main seule eût revêtu
» ta couche de son tapis pourpré ,

» Insensée que je suis ! pourquoi ,
» succombant sous mes maux , adresser
» aux vents mes inutiles plaintes ? Les
» airs sont sourds ; ils n'ont ni oreilles
» pour m'entendre , ni bouche pour
» me consoler. Que mon perçé
» est déjà loin ! et pas un objet sen-
» sible ne s'offre à moi sur cette plage
» déserte. Le sort barbare , pour m'in-
» sultar encore , refuse jusqu'à des té-
» moins à ma douleur. Plût aux dieux
» que jamais les flottes d'Athènes n'eus-
» sent touché nos bords ! Plût aux dieux
» que jamais la Crète n'eût ouvert ses

» ports au perfide apportant la sanglante
» rançon du taureau terrible ! Jupiter ,
» devais-tu permettre que ce vil étran-
» ger , celant la barbarie du cœur sous
» des dehors si doux , vint implorer les
» secours d'Ariadne ? Où fuirai-je ? à
» quel espoir m'attacher dans mon nan-
» frage ? M'enfoncerai-je dans les monts
» Idoménéens ? Hélas ! une trop vaste mer
» séparait la faible Ariadne de l'ingrat
» qu'elle aime encore ! Est-ce de vous ,
» mon père , que j'attendrai du secours ?
» de vous , que j'abandonnai pour un
» homme encore souillé du sang de
» votre fils ? Sera ce l'amour fidèle d'un
» époux qui me consolera , quand cet
» époux ingrat trouve les rames trop
» lentes pour me fuir ? Dans cette isle ,
» par-tout environnée de la mer , point
» d'issue pour la fuite , point d'abri
» pour le séjour. La fuite et l'espérance ,
» tout m'est ôté ; tout est muet , tout
» est désert , et par-tout l'image de la
» mort est seule sous mes yeux.

» Ils ne se fermeront point ces yeux ,
» mon ame ne s'échappera pas de mon
» corps affaîsé , sans que j'implore à
» ma dernière heure , la justice du ciel ;
» sans que j'attende la loi , l'amour , les

» dieux , et que je leur demande à tous ,
» vengeance. Furies , qui châtiez les cri-
» mes ; furies , dont de tortueux ser-
»pens sont la chevelure , Euménides ,
» dont le front peint la rage , Eumé-
»nides , accourez , entendez mes plain-
»tes , ces plaintes que dans mon dé-
»sespoir , j'arrache douloureusement
» du profond de ma poitrine. (Tu m'y
» forces , Thésée !) Elles sont justes ,
» ces plaintes ; ô déesses ! ne les rendez
» pas vaines ! Affreuses déesses , puisse
» Thésée , puisse , le barbare , faire souf-
» frir aux siens , à lui-même , ce qu'il
» me fait souffrir » !

Ces sombres vœux , ces vœux d'Ariadne ,
qui crient vengeance , sont entendus du
maître de l'univers. La terre tremble ;
l'onde mugit ; le globe est ébranlé , et
le ciel secoue ses flambeaux étincelans.
Un épais nuage aveugle l'ame de Thésée.
Sa mémoire laisse échapper les ordres
qui lui avaient été si présens jusqu'alors.
Il néglige d'abaisser , aux yeux de son père ,
le pavillon funèbre qu'il était convenu
de reposer à la vue du port , s'il y rentrait vainqueur.

En effet , au moment où la flotte de
Thésée quitta les murs de Pallas , Egée ,

mon père, avait joint ces ordres à ses
derniers embrassements : « Mon fils, toi
» qui seul m'es plus cher que le jour,
» toi que le destin me force d'abandon-
» ner à tant de hasards, toi, qui m'étais
» rendu, tout-à-l'heure, pour l'appui
» de mes vieux ans ; puisque le sort et
» ton courage t'arrachent des bras de
» ton père, dont les yeux languissans
» sont encore si peu rassasiés de la vue
» de son fils, ne crois pas au moins que
» je partage ta joie en ce moment. Non,
» je ne souffrirai pas, mon fils, que tu
» arbores déjà l'étendart d'une victoire
» encore douteuse. Ton père désespéré
» poussera, avant tout, des cris doulou-
» reux. Il souillera dans la poussière ses
» cheveux blanchis par l'âge. Je veux,
» mon fils, que des banderolles funè-
» bres, suspendues à ton vaisseau, et
» que des voiles trempées dans les tein-
» tes sombres de l'Ibère (9), annoncent
» en ce moment, et le deuil de ta famille
» et la désolation de mon ame. Si la
» déesse, qui a juré de défendre mes
» remparts et ma race, si Minerve, ado-
» rée dans Itone, te réserve, ô mon
» fils ! de plonger tes mains dans le sang
» du Minotaure, alors, fidèle aux ordres

» de ton père , à ces ordres que le tems
» ne doit jamais effacer , songe , à la pre-
» mière vue de nos rivages , à dépouil-
» ler tes antennes des signes lugubres ,
» dont ils seront couverts. Que les cordes
» élèvent , en place , de voiles blanches ,
» qui m'annoncent de loin le vrai sujet
» de ma joie , et l'heureuse destinée qui
» me rendra mon fils ».

Comme on voit les nuages , poussés par les vents , se détacher du sommet glacé des montagnes , ainsi , de la mémoire de Thésée , furent tout-à-coup ces ordres , dont rien ne l'avait distrait jusqu'alors. Cependant son père ne quittait point les remparts d'Athènes , et consumait ses tristes yeux dans les larmes. Il apperçoit la flotte , reconnaît le signe funeste , croit son fils mort , et se précipite. C'est ainsi que le farouche Thésée , pénétrant au palais de son père , qui n'est plus , éprouve , par son oubli coupable , des maux semblables à ceux qu'il cause ; tandis qu'Ariadne abandonnée voit fuir le vaisseau de son perfide , et de plus en plus s'enfoncer dans le noir chagrin qui la dévore (10).

Plus loin , le gai Bacchus était représenté dansant au milieu d'un chœur de

satyres et de silènes. Ce dieu, belle Ariadne, venait t'offrir aussi l'hommage de son amour. Les bacchantes agitant leurs têtes, et chantant Bacchus; s'abandonnaient à leur folle ivresse. Les unes secouaient leurs thyrses ornés de lierre; d'autres se partageaient les membres de taureau égorgés; d'autres ceignaient leurs corps de serpens enlassés, et d'autres, dans l'obscurité des antres, au bruit de leurs outres retentissantes, allaient, loin des yeux profanes, célébrer leurs bacchiques orgies. Ici, le tambour résonne sous la main qui le frappe. Là, c'est le son aigu des cymbales d'airain; un autre groupe fait entendre le cornet enroué; et le siffo glapissant perce et domine tous les accords (11).

Quand la jeunesse thessalienne eût assez contemplé ces chef-d'œuvres et mille autres semblables, dont le lit de Thétys était décoré, elle commença à s'éloigner du couple divin, qui venait de s'unir.

Comme on voit au lever de l'aurore, le zéphyr rafraîchir la mer applanie par son haleine matinale, et rider mollement sa surface, où se jouent les rayons

du soleil ; d'abord les flots , faiblement agités , viennent mourir en murmurant sur le rivage ; bientôt le vent s'augmente , les flots se gonflent et réfléchissent , en s'éloignant , les teintes pourprées qui les colorent ; telle on voit cette foule immense s'écouler du royal péristile , et se séparer en le quittant.

A peine en est-elle sortie , qu'on y voit arriver , du sommet du Pélion , le centaure Chiron (*) , apportant ses offrandes champêtres. Il a dépouillé tous les champs ; il a moissonné toutes les fleurs des vastes montagnes de la Thessalie , toutes celles que le souffle du zéphyr a fait éclore sur le bord des fleuves ; il a tressé , sans art , mille couronnes , et ses dons parfument au loin le palais.

Abandonnant la délicieuse Tempé , que des forêts suspendues ombragent de leur éternelle verdure , Pénée (**) accourt aussi , et , dans un tachique délire , vient se mêler aux fêtes nuptiales de la fille de Doris. Il offre ,

(*) Fils de Saturne et de Philyre , et gouverneur d'Achille.

(**) Fleuve de Thessalie.

pour hommage , des hêtres arrachés avec leurs racines , des lauriers à la tige élancée , des planes flexibles , de souples peupliers et des cyprès qui touchent la nue. Alors il en décore le parvis du palais de Pelée , pour qu'une ombre durable l'environne.

L'ingénieux Prométhée vient à son tour portant encore les traces presque effacées de son supplice , lorsqu'autrefois une chaîne douloureuse tint ses membres suspendus au rocher , pour le punir de son audace.

Descendirent enfin de l'olympé , le père des dieux , sa vénérable épouse et son auguste famille. Toi seul , Phœbus , tu restas dans les cieux avec ta sœur qu'Ephèse adore , et qui , dédaignant comme toi , les nûces de Pelée , ne voulut pas les honorer de sa présence.

A peine la céleste assemblée a-t-elle pressé de ses membres de neige les trônes qui lui sont destinés , d'immenses tables sont couvertes d'un festin splendide , et les parques , ébranlées par un mouvement débile , commencent leurs chants prophétiques.

Une robe blanche , bordée d'un pourpre brillante , tombaient jusqu'à

leurs pieds , et environnait de toutes parts leurs corps chancelans ; des bandes blanches comme la neige , renouaient leurs cheveux parfumés de roses , et leurs mains s'occupaient à leurs travaux éternels. Dans la gauche , elles tenaient la quenouille entourée de laine choisie , tandis que la droite modelait le fil délicat , et que le pouce donnait au fuseau agité son mouvement circulaire. Tantôt la dent égalisait l'ouvrage , et le superflu de la laine , qui nuisait au tissu , demeurait à leurs lèvres séchées , tandis qu'à leurs pieds des joncs tressés en corbeilles , recevaient les toisons précieuses. Mais enfin , précipitant leurs travaux , c'est en ces mots que les éternelles fileuses prédirent , à haute voix , dans leurs chants divins , les destins de Pelée : oracles que les siècles ne démentiront jamais.

« Honneur de la Thessalie , toi qui
» l'affermis par tes vertus ; père , de qui
» naîtra le plus grand des héros , écoute
» en ce beau jour , l'avenir fortuné que
» les parques t'annoncent ; vous , éternels fuseaux , à qui le sort est soumis , hâtez-vous , filez ces beaux jours.

» Hesper va se lever, cet astre que
 » tous les époux appellent. Il amènera
 » avec lui l'épouse chérie, qui char-
 » mera ton cœur par les douceurs d'un
 » amour docile, et qui, soutenant ta
 » tête majestueuse entre ses faibles
 » bras, goûtera, près de toi, la volupté
 » du sommeil. Éternels fuseaux, hâtez-
 » vous ; hâtez-vous, filez ces beaux
 » jours.

» Jamais toits ne couvriront d'aussi
 » belles amours ! Jamais l'amour ne
 » serrera d'aussi beaux nœuds ! Combien
 » les cœurs de Thétys et de Pélée s'en-
 » tendent ! Éternels fuseaux, hâtez-
 » vous, filez, etc.

» De vous doit naître Achille, Achille,
 » étranger à la crainte, et dont l'ennemi
 » ne connaîtra jamais que la poitrine
 » guerrière ; Achille toujours vainqueur
 » au combat de la course, et dont les
 » pieds légers devanceront la biche
 » plus rapide que la flamme. Éternels
 » fuseaux, etc.

» Nul héros ne pourra se mesurer
 » avec Achille, quand le troisième
 » héritier du parjure Pélops (*), après

(*) Agamènon.

» un siège de dix ans, renversera les murs
» de Troye , et du sang de ses citoyens
» rougira les fleuves de Phrygie. Tournez
» fuseaux , etc.

» Que de mères souillant leur cheve-
» lure dans la poussière et meurtrissant
» leur sein de leurs mains défaillantes ,
» attesteront sa gloire et ses hauts faits
» par les funérailles de leurs fils ! Eter-
» nels fuseaux , hâtez-vous , filez , etc.

» Comme on voit aux jours brûlans
» de l'été tomber les épis jaunissans
» sous la faucille du moissonneur , ainsi
» l'on verra les guerriers Troyens tom-
» ber sous le fer d'Achille. Eternels
» fuseaux , etc.

» Tu seras témoin de ses triomphes ,
» rapide Scamandre , qui portes à l'Hel-
» lespont le tribut de tes ondes ; tu les
» attesteras , quand les cadavres accu-
» mulés rétréciront ton lit , quand tes
» eaux seront tièdes à force de sang (12).
» Eternels fuseaux , etc.

» Tu les attesteras enfin , toi , jeune
» princesse , la proie du trépas , lorsque
» tes membres d'albâtre seront portés
» sur le bûcher qui t'attends. Eternels
» fuseaux , etc.

» Quand le destin aura livré , à la

» fureur des Grecs , la ville de Darda-
» nus , bâtie par le grand Neptune , de
» pompeuses funérailles seront arrosées
» du sang de Polixène (15). Cette triste
» victime tombera sous le glaive , et son
» corps mutilé , affaissé sur ses genoux
» débiles , roulera par terre. Eternels
» fuseaux , hâtez-vous ; etc.

» Amans , hâtez-vous , que les liens
» les plus fortunés vous unissent ; qu'un
» époux mortel-reçoive la déesse en ses
» bras ; que l'épouse soit accordée à
» l'époux ; qui , depuis si long-tems , la
» desire. Eternels fuseaux , etc.

» Que demain à l'aube du jour , sa
» nourrice curieuse se réjouisse en ser-
» rant son beau cou d'un collier devenu
» trop étroit (14). Eternels fuseaux , hâ-
» tez-vous , etc.

» Jamais la mère ne verra sa fille ,
» exilée du lit nuptial , lui ravir la douce
» espérance d'avoir des petits fils. Eter-
» nels fuseaux , hâtez-vous , filez ces
» beaux jours. »

C'est par ces chants divins que les
parques annoncèrent les destins de Pe-
lée. Ainsi les dieux , avant que la vertu
se fût exilée de la terre , ne dédai-
gnaient pas de descendre sous les toits

vertueux des héros , et de se montrer au milieu d'un cercle de mortels. Souvent le roi des cieux , dans les jours solennels, visita lui-même son temple resplendissant , et contempla cent chars roulans dans la carrière olympique (15). Souvent on vit Bacchus accourir des sommets du Parnasse , précédé des thiades échevelées qu'il inspire , tandis que les habitans de Delphes sortaient en foule pour recevoir joyeusement le dieu , dont les autels fumaient d'un pur encens (16). Souvent alors Mars lui-même était présent dans les mêlées sanglantes , et la divine Pallas et la terrible Rhamnusie animaient les guerriers par leur exemple (17).

Mais quand le crime eut souillé la terre ; quand le délire des passions eut banni la justice de tous les cœurs ; quand le frère eut vu la main fraternelle se baigner dans son sang (18) ; quand le fils eut négligé de pleurer son père ; quand le père à son tour eut désiré la mort de son fils premier né , pour cueillir plus librement la fleur de la belle-mère, qu'il voulait lui donner ; quand une mère impie eut abusé son fils innocent , pour déshonorer ses lares par un inceste (19) ;
quand

quand le délire des hommes eut confondu le profane et le sacré , les dieux détournèrent leurs regards de la terre ; la divinité n'approcha plus d'une race coupable , et craignit , sans cesse , d'être souillée par des regards impurs (20).

VEILLE A L'HONNEUR DE VÉNUS.

AIME demain , qui n'a jamais aimé ; aime encore demain , qui a connu l'amour. Le printems commence , le mélodieux printems , le printems qui vit les premiers jours du monde. C'est au printems que les amours s'entendent , que les oiseaux se marient , et que les boccages , fécondés par des pluies maritales , reprennent leur verte chevelure.

Demain la mère des amours , à l'ombre des forêts , entrelace les myrthes fleuris , et prépare une grotte aux plaisirs. Demain la belle Dionée , du haut de son trône , va dicter ses douces lois à toute la nature. Aime demain , qui n'a jamais aimé ; aime encore demain , qui a déjà aimé.

C'est au printems , que la belle Vénus , née d'un amas d'écume , et d'un



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

NOTES

POUR

LA TRADUCTION

DE CATULLE.

A CORNELIUS NEPOS.

(1) *TANT de fois repolis par ma muse.*
Cette expression métaphorique vient de l'usage, qu'avaient les anciens, de polir la couverture de leurs livres avec la pierre - ponce. Cette expression, qui peint le travail et la peine, semblait peu convenir à un poète léger comme Catulle. Il fallait peut-être l. doucir. M. de la Chapelle a grand soin d'y ajouter. Il n'y est pas assez sujet pour ne lui pas pardonner. Il débute ainsi :

Mon cher Cornelius, je vous offre mon Livre,
Que j'ai revu cent fois en rigoureux censeur ;
Et peut-être qu'il pourra vivre
Long-temps après son Auteur.

Ce petit quatrain rappelle merveilleusement bien le *monseigneur*, permettez que je vous dédie un tome, de l'écossaise. ♦

(2) OH ! MUSE. *Patrona Virgo*. On trouve *Patrima* dans plusieurs éditions, et l'on croit alors que le poète fait allusion à Minerve (qui, sortie du cerveau de Jupiter, avait un père, et n'avait point de mère. Pour le *Patrona Virgo*, vierge patronne ou protectrice, il semble qu'un poète ne peut entendre par-là que sa muse. Ce n'est sûrement pas la déesse protectrice de la patrie, qu'il invoque en dédiant ses madrigaux à son ami.

A L'OISEAU DE LESBIE

(1) *CEINTURE virginale*. Les filles portaient à Rome une ceinture qu'elles ne quittaient que le jour de leurs noces.

Quam ferunt.

*Pernici Aureolum fuisse malum ,
Quod zonam soluit diu ligatam.*

Tout le monde connaît la fable d'Atha-

lante , fille de Schénée , roi de Scyros ,
et la ruse d'Hippomène.

Athalante avait résolu de rester vierge ,
jusqu'à ce que l'un de ses prétendants
l'eût devancée à la course. La résolution
de cette princesse était d'autant plus sin-
gulière qu'elle courait vraiment très-vite.
Nos princesses d'aujourd'hui courent de
façon à pouvoir se faire honneur du
même projet , sans'en être les dupes.

Il règne dans quelques vers de cette
petite pièce une obscurité qu'aucun
commentateur n'a bien éclairci. On
s'est contenté d'y donner le sens le
plus naturel.

Le docte Pollitian et Turnebe ont cru
reconnaître dans le moineau de Lesbos
une allégorie ordurière et soutenue.
Catulle se soit sûrement bien piqué , s'il
savait qu'un commentateur a enché-
ri sur lui en libertinage. M. Rigoley de
Juvigny a donné une imitation de cette
pièce. On sera bien aise de la trouver ici :

Fortuné passereau , ton sort est trop heureux !
Tu fais tous les plaisirs de ma jeune maîtresse ;
Elle-même t'excite à becqueter sans cesse
On ses doigts délicats , ou son sein amoureux

Ce jeu devient pour elle une douce habitude ;
 Du feu qui la consume , il apaise l'ardeur ;
 Il ramène à propos le calme dans son cœur ,
 Et bannit pour un tems sa tendre inquiétude.

Ah ! s'il m'était permis , dans mes ennuis pressans ,

De jouer avec toi comme fait cette Belle ;
 Ou bien si , comme toi , folâtrant avec elle ,
 Je pouvais soulager les maux que je ressens.

Que j'oublierais bientôt le tourment que j'endure !

J'aurais plus de plaisir qu'Athalante autrefois
 N'en eut au doux moment où , réduite aux
 abois ,

Pour son heureux vainqueur elle ôta sa ceinture.

SUR LA MORT DE L'OISEAU DE LESBIE.

(1) *Las !* pour *hélas !* Ce mot a vieilli. Il est naïf , nos pères l'aimaient ; nous ne l'aimons plus.

(2) *Et maintenant.* C'est des anciens qu'il faut apprendre l'art de faire contraster les idées sombres avec les idées douces. Ils n'ont pas fait quatre vers, sans nous en donner une leçon. Ils suspendaient leurs couronnes de fleurs à un

cypres, pour qu'elles en parussent plus riantes. Assez philosophes pour ne point craindre la mort, ils étaient encore philosophes assez aimables pour jouir de la vie.

L'abbé de Marolles nous annonce dans ses notes, que *ma mignone* est le plus joli mot qu'il ait pu trouver dans notre langue, pour rendre le *mea puella* du latin.

A L E S B I E.

(1) JE connais trois imitations en vers de cette jolie pièce. L'une est de Péli-son : l'autre de M. de Juvigny ; l'autre de M. Dorat. On mettra le lecteur à même de comparer.

IMITATION PAR M. DORAT.

Aimons-nous, ame de ma vie,
 Profitons bien de l'âge des amours ;
 De la vieillesse et de l'envie
 Que nous importent les discours ?
 On voit mourir et repaître les jours ;
 Mais dès que la lumière ! hélas ! nous estravis,
 Songes-y bien ; c'est t'our toujours.
 Jette-toi dans mes bras ; je brûle, je t'adore ;
 Viens..... au desir laissons-nous emporter.

408 NOTES POUR LA TRADUCTION

Baisons-nous mille fois, et mille fois encore,
Puis encore mille fois..... pour ne nous plus
quitter!

Soyons fiers, o Thais! du nœud qui nous
rassemble;

Mais confondons si bien tous nos baisers
ensemble,

Que les yeux des jaloux ne puissent les
compter.

PAR M. DE JUVIGNY.

Ne vivons que pour nous aimer,
Et laissons murmurer la vieillesse ennemie;
Occupons-nous sans cesse, ô machère Lesbie,
Du bonheur de nous enflammer.

L'astre qui répand la lumière,
Finit et recommence également son cours;
Et quand la mort nous frappe! hélas! c'est
pour toujours
Qu'elle nous ferme la paupière.

Profitons du jour qui nous luit;
Donne-moi cent baisers; donne-m'en mille
encore;
Confondons - les ensemble, et que l'envie
ignore
Le charme heureux qui nous séduit.

Qu'un impénétrable mystère
Jette sur nos plaisirs un voile officieux;
Us doivent à l'amour leur prix délicieux;
Que son flambeau seul les éclaire!

Dana

Dans nos tendres embrassements ,
Embrassons-nous aux yeux de tout ce qui
respire ;
Jaloux de nos baisers , un témoin peut nous
nuire
Par les plus noirs enchantemens.

Aimer , c'est vivre , ô ma Lesbie !
Jurons-nous que nos feux ne s'éteindront ja-
mais ,
Et donnons à l'Amour , jaloux de ses bienfaits ,
Tous les momens de notre vie.

PAR PÉLISSON.

Aimons-nous , aimable Lesbie ,
Et laissons murmurer l'envie
Contre notre innocent amour.
Ces momens de vie et de joie ,
Qu'on les perde ou qu'on les emploie ,
Passent sans espoir de retour.

Les bois qui parent nos montagnes ,
Les prés , les jardins , les campagnes ,
Se renouvellent tous les ans ;
Nous n'avons pas même avantage ,
Et jamais le cours de notre âge
N'a qu'un hyver et qu'un printemps.

Le soleil se couche et se lève ;
Sa première course s'achève ,
Et bientôt une autre la suit ;
Mais quand la fière destinée
Finit notre courte journée ,
C'est par une éternelle nuit.

Tome I.

A F L A V I U S.

(1) *A I M A B L E* coquine. On sait, qu'à l'avantage des mœurs, ce mot est devenu de fort bonne compagnie. Ce mot n'est d'ailleurs, qu'un très-grand adoucissement de l'expression latine, *scortum febriculosum*: on est obligé d'en user ainsi toutes les fois que Catulle se met un peu à son aise avec ses amis. Ceux qui savent le latin, et n'aiment pas les ordures, pardonneront, en conséquence, la version peu littérale des mots : *Cur non tam latera exfututa pandas*, et de quelques autres.

A L E S B I E.

(1) *S E R O N T* innombrables. On connaît la superstition des anciens pour les nombres. Ils croyaient qu'on pouvait leur jeter un charme, dès que l'on connaissait, ou qu'ils connaissaient eux-mêmes, le nombre de quelques-unes de leurs possessions. De-là nous est venu, sans doute, le proverbe de *brebis*

comptée le loup la mange. Le mot *fascinare*, consacré à la magie, ne laisse aucune obscurité sur ce passage.

M. de la chapelle prend la chose plus au grave, quand il fait dire à Catulle, dans son délire amoureux, toujours pour le *nec mala fascinare lingua* :

Et je veux que la pâle et mordante satire,
Qui répandant par-tout son venin plein
d'horreur;

Donne à la vertu même une noire couleur,
N'ose pourtant blâmer l'amour qui nous
inspire.

Voilà de petits vers bien galans.

CATULLE A LUI-MÊME.

(1) *SANS doute ils brillèrent.* M. de la Chapelle a traduit ainsi cet endroit :

Cette ingrate beauté, que ton ame charmée

A toujours trop aimé,

Se plaisait à venir, dans ces lieux écartés,

Soulager l'ardeur qui te presse,

Et permettre à ta tendresse

Mille petites libertés.

Est-il permis de déshonorer ainsi ce

modèle charmant de tous les vers échappés à des amans trahis ?

BAISER DE L'AMITIÉ.

A VERANNIUS.

(1) LE latin porte :

*Applicansque collum.
Jucundum , os , oculosque suaviabor.*

La tendresse de ces expressions a fait prendre quelquefois cet hommage à l'amitié, pour un outrage à l'amour. Il est vrai que Catulle a par fois donné lieu à ce genre de soupçon. Il est injuste ici. Le baiser sur la bouche était sans conséquence chez les anciens, et même chez nos grands-pères. Aujourd'hui les lèvres de deux amans l'épurent; mais d'homme à homme, il ne serait qu'un objet de dégoût. Il ne me plaît guères plus de femme à femme.

(1) L
élé
ver
dél
Ath
et i
une
piè
serv
du
excu
a de
être
elle

(1) L
Post
ronne q
espèce
statuts
larges
gislatr

A AURELE.

(1) **U**N E traduction littérale de cette élégie serait inintelligible. Les derniers vers ont trait à un supplice, dont les débauchés du peuple étaient punis à Athènes. Cet usage est absolument perdu et inconnu pour nous. Catulle veut faire une imprécation, et voilà tout. Cette pièce, en général, ne pouvait se conserver sans une très-grande altération du texte; et les changemens forcés excusent le sens un peu détourné que l'on a donné à la totalité du morceau. Peut-être, il est vrai, la pièce n'en valait-elle pas trop la peine.

A SON ESCLAVE.

(1) **L**A bacchique *Posthumia*.

Posthumia était une fameuse biberonne qui, en effet, avait composé une espèce de code pour les festins. Un des statuts était de vider d'un trait de larges coupes pleines de vin, et la législatrice joignait l'exemple au précepte.

A ALPHENA.

(1) **J'** AI trouvé le nom d'*Alphena*, plus doux que celui d'*Alphenus*, qui est dans le latin. Les dames ont sûrement l'oreille trop délicate, pour n'en pas sentir la différence.

A HYP SITHILLE.

(1) **C**OURONNES ne rend pas exactement *Fututiones*; mais cette licence ne peut passer que pour une réserve.

(2) *Étendu sur des carreaux*. Il serait beaucoup plus littéral de traduire ainsi : *J'ai tant dîné, que ma veste crève*. Mais cela ne serait peut-être pas plus délicat. Une femme charmante, que l'on est heureux de pouvoir consulter, me disait, à propos de cette pièce, qu'elle eût envoyé à Catulle un paquet d'émétique pour toute réponse.

A CORNIFICIUS.

(1) IL règne beaucoup d'obscurité dans le texte de cette pièce. Le Simonide, dont il y est parlé, était un poète célèbre de l'isle de Cée. Il a écrit des plaintes, et peut passer pour le Jérémie de l'antiquité. Aucun commentateur ne m'a paru donner à ces vers un sens raisonnable. Presque tous ont entendu par *meos amores*, la maîtresse de Catulle, et je crois qu'ils se sont trompés. Je penserais plutôt que *meos amores* veut dire les peines qu'il souffre en aimant, ses amours malheureux. C'est un amant trahi, chassé, qui accuse sa maîtresse devant son ami, et l'invite à le consoler par de jolis vers; consolation toujours superflue ou insuffisante en pareil cas.

ACMÉ ET SEPTIMIUS.

(1) *A ces mots l'amour qui l'écoutait sourit et battit des mains. Il y a dans*

le latin, que *l'amour éternua à gauche, comme il avait fait à droite auparavant*. Cet augure semblait très-favorable aux anciens. Mais il ne peut être rendu littéralement dans notre langue, sans paraître ridicule. Chez nous, un madrigal, dans lequel on ferait éternuer l'amour, serait *à cracher dessus*.

LE RETOUR DU PRINTEMPS.

(1) **R** IEN de plus frais et de plus mélodieux que les premiers vers de cette pièce. C'est le printemps lui-même qui s'éveille ; c'est le zéphyr le plus doux qui s'élève. La fin ne paraît pas avoir rien de bien saillant. Il y règne une petite obscurité, par l'ignorance où nous sommes des lieux où Catulle a composé ces vers. Les uns prétendent que c'est en Bithynie, où ce poète avait suivi Memmius. D'autres disent à Troye, où il fut pour élever un tombeau à son frère. Mais ce qui rendrait les anciens poètes inintelligibles, serait de chercher le trait par-tout. On ne peut pas le trouver, où il n'est point ; et les

anciens n'en étaient pas si jaloux que nous, à beaucoup près.

A JUVENTIA.

(1) **U**N Écolier, qui aurait traduit ainsi *ad Juventium*, aurait eu jadis un furieux *pensum* au collège de Louis le Grand.

Je ne me pardonne pas à moi-même de n'avoir pas rendu mot à mot le *seges osculationis*. La *moisson des baisers* eût été une expression charmante : je m'en aperçois en ce moment, mais il n'est plus tems de corriger.

A LICINIA.

(1) **C**RAINS qu'amour ne se venge de tes rigueurs sur toi-même ; crains ce dieu, c'est aux cœurs indifférens qu'il est terrible. Je ne sais pas si les intolérans amateurs de l'antiquité, me pardonneront de substituer ainsi l'amour à la déesse de la Vengeance, mais j'aurais cru le littéral de mauvais goût en

français. Il faut dire cependant que les anciens croyaient que Némésis punissait l'orgueil ; ce qui rend le sens de Catulle très-clair.

A L E S B I E.

(1) **CETTE** pièce est traduite un peu librement. Catulle dit dans le texte à sa maîtresse, qu'elle est vile à ses yeux. Cela ne serait pas galant en français. Les injures grossières ne sont pas permises, même envers un volage. On peut lui dire qu'on la hait, qu'on l'abhorre, mais non pas qu'on la méprise, cela fût-il vrai. Il n'est pas même si juste qu'on se l'imagine, de le penser.

Le mot à mot des deux derniers vers est *l'outrage que tu m'as fait est de ceux qui forcent un amant à aimer davantage, et à vouloir aimer moins*. On croit la version, qu'on a préférée, plus élégante et assez exacte pour la pensée, quoiqu'elle semble un peu détournée.

DE LESBIE ET DE LUI-MÊME.

(1) LE fameux comte de Bussy Rabutin nous a laissé une imitation fort heureuse de cette petite pièce. La voici :

Philis dit le diable de moi :
De son amour et de sa foi
C'est une preuve assez nouvelle.
Ce qui me fait croire pourtant
Qu'elle m'aime effectivement ,
C'est que je dis le diable d'elle ,
Et que je l'aime éperdument.

SUR LE TOMBEAU DE SON FRÈRE.

(1) *D*u frère qui t'aimait tant. Le respect des anciens pour les religieux et derniers devoirs envers les morts , inspire une vénération tendre , que l'ame se plaît à nourrir. Il faut croire que notre insensibilité est moins cause de notre négligence en ce genre , que le costume et le résultat dégoûtant de nos funérailles. Je sais qu'un tombeau ne réchaufferait point mes froides cendres ; je n'envie point la gloire d'un mausolée ;

mais j'avoue que l'idée d'une pierre, où mon ami graverait deux vers honorables à mon cœur et déposerait en pleurant le reste de mes cheveux partagés avec ma maîtresse, me serait consolante à l'heure où je dois mourir.

A SES AMIS.

Sur le vaisseau qui l'avait ramené dans sa patrie.

(1) *A M A S T R I E*, capitale du royaume de Pons.

(2) *A ce lac*. Lac de Mincio ou de Garde, dans le territoire de Vérone, où Catulle était né.

(3) *Catulle te consacre*. M. de la Chapelle débute ainsi dans son inimitable imitation de cette pièce :

Ce petit brigantin
Jadis sur l'océan eut un heureux destin.

Il faut convenir que M. de la Chapelle était plus propre à faire les épi-graphes des caveaux de saint Médard, que ceux du temple de Castor.

Cette pièce est composée de purs iambes. C'est le mérite de la difficulté vaincue. En est-ce un ? Les détails géographiques, renfermés dans ces vers de Catulle, et l'usage auquel ils sont consacrés, pouvaient leur donner une valeur perdue pour nous. Il se pourrait aussi absolument qu'ils n'eussent pas grande valeur, même en latin. Il n'y a vraiment que le médiocre qui ait son tems.

A CAMÉRIUS.

(1) *NE* sais-tu pas que taire ses plaisirs, c'est en perdre la moitié, etc. Cette phrase, toute française, est traduite littéralement du latin. Beaucoup de nos contemporains prouvent que cet axiome n'a pas vieilli. C'est toujours tenir aux romains par quelque chose.

(2) On a cru que l'énumération de toutes les comparaisons qui se trouvent à la fin de cette pièce, aurait pu devenir longue et froide en français. Je ne sais pas où quelques commentateurs ont cru trouver dans ces vers une

épigramme sanglante contre César, sous le nom de *Camérius*. Cela me paraît furieusement fin. D'ailleurs, il me semble que Catulle en a fait quelques-unes de plus fermes, sans se donner la peine de si bien voiler le nom de *l'empereur unique*.

A HORTALUS.

En lui envoyant le Poëme de la chevelure de Bérénice, imité de Callimaque.

(1) **I**TVS neveu de Philomèle. Elle le fit manger à Térée son père dans un festin. Quoique Térée eût violé Philomèle, la vengeance était un peu forte. Il est vrai qu'il lui avait aussi fait couper la langue, et ce dernier trait ne se pardonne pas.

(2) Callimaque était un descendant de Batte, roi de Cyrène, et faisait de jolis vers grecs.

(3) *De la fille embarrassée*. Voilà assurément une comparaison charmante rendue dans les plus jolis vers du

monde. Il ne lui manque que d'avoir le moindre rapport avec l'objet comparé. Les rapports de la mémoire de Catulle et de la gorge d'une jolie personne, ainsi que d'une pomme avec les prières d'un ami, sont, il faut en convenir, un peu éloignés. Il est dommage qu'une pensée aussi recherchée termine une pièce d'ailleurs remplie de grace et de sentimens.

ÉPITHALAME DE MANLIUS ET DE JUNIE.

(1) *Nous annoncer le jour.* Les anciens appelaient l'étoile de Vénus *Vesper* ou *Hesperus*, quand elle paraît le soir, et *phosphoros* ou *Lucifer*, quand elle brille le matin. Voilà ce que Catulle entend par le *mutato nomine*.

(2) On a retranché ici huit vers disparates avec le reste de cette pièce la charmante. Catulle fait trois parts de virginité des filles. Une part appartient au père, l'autre à la mère, la troisième à la fille. Il conclut que, puisque deux sont plus forte qu'un, elle doit céder

à ses parens. Cette forme d'argument n'est pas de bon goût. En fait de vierge et de virginité, il ne doit être question ni de syllogisme ni de partage.

(3) *Second fils de Vénus.* Les anciens reconnaissent deux Vénus, l'une céleste et l'autre terrestre. La première, aussi connue sous le nom de *Vénus Uranie*, était fille de la lumière et présidait aux amours chastes. L'hymen était regardé quelquefois comme fils d'Uranie et d'Apollon, et quelquefois on le faisait naître de Bacchus et de Vénus. Il paraît bien triste aujourd'hui, pour le croire fils de la déesse de l'amour et du dieu du vin.

(4) *Sur un pied de neige.* On représentait l'hymen avec un voile jaune à la main, et chaussé d'un brodequin de la même couleur. D'après cela, par quel hasard, cette couleur est-elle chez nous d'un si mauvais augure pour lui?

(5) Aonie, partie de la Béotie, dont les montagnes étaient consacrées aux muses.

(6) Aganippé, fontaine du mont Hélicon, de même consacrée aux muses. Quand on compare la montagne d'Aonie à celle des bons hommes près de Passy,

et la fontaine d'Aganippé à celle de l'Echaudé au marais, on est pourtant forcé de convenir que les noms grecs étaient plus harmonieux que les nôtres.

(7) *Que d'ivoire l'ivoire.* Cette circonstance d'un lit décoré d'ivoire paraît petite à nos yeux ; mais il faut savoir que c'était chez les anciens un meuble du plus grand prix et le dernier période de la magnificence.

(8) On a passé quatre strophes, parce qu'elles ont trait à des usages si peu connus pour nous et si éloignés de nos mœurs, que le littéral le plus fidèle et à la fois le plus élégant, ne les rendrait ni intelligibles ni agréables.

Le *nec diu taceat procax Fescennina locutio*, a trait à la coutume de chanter des vers libres et souvent injurieux au mari le jour des noces ; coutume que les romains avaient empruntée de la ville de Fescenne dans la Campanie. L'usage de jeter des noix aux enfans, le jour du mariage, voulait dire que l'on renonçait à leurs jeux. On prétend aussi que c'était pour les engager à faire du bruit et à se distraire, tandis que l'époux jouissait des caresses de la nouvelle épouse. Mais la plus absurde

des prétentions serait celle de trouver un fondement raisonnable à tous les usages des peuples les plus sages, comme les plus foux, les plus anciens, comme les plus modernes. Si nous entrons dans le détail des nôtres, nous en trouverions de bien ridicules, et fort peu qui inspirassent des vers aussi brillans que ceux de Catulle. A chaque strophe de ce chant nuptial, on croit voir s'allumer les flambeaux de la fête. Je doute que jamais noces célébrées à Saint Eustache fassent faire d'aussi jolies chansons.

A T Y S.

(1) LA connaissance des mystères de Cybèle fait encore mieux goûter les beautés de cette pièce. Sa façon la plus agréable de s'en instruire, est de lire les vers superbes dans lesquels Lucrèce les a décrits. Si quelque chose peut consoler de ne pas lire Lucrèce dans l'original, c'est l'excellente traduction que l'on en doit à M. de la Grange. Nous en avons déjà parlé dans le discours

préliminaire, et c'est de lui que la version est empruntée.

« Les anciens poètes Grecs la repré-
 » sentaient assise sur un char traîné par
 » des lions, nous enseignant que, sus-
 » pendue dans l'espace, elle ne pour-
 » rait avoir pour base une autre terre.
 » Les animaux furieux, soumis au joug,
 » signifient que les bienfaits des parens
 » doivent triompher des caractères les
 » plus farouches. Ils lui ont ceint la
 » tête d'une couronne murale, parce
 » que sa surface est couverte de villes
 » et de forteresses. Cette couronne
 » guerrière inspire encore aujourd'hui
 » la terreur aux peuples chez qui on
 » promène la statue de la déesse. Les na-
 » tions de tout pays, suivant un usage an-
 » tique et solennel, l'appellent *Idéenne*,
 » et lui donnent pour cortège une troupe
 » de Phrygiens, parce que le genre hu-
 » main doit à l'industrie de ces peuples
 » la culture des grains. Des prêtres mu-
 » tilés célèbrent des sacrifices pour
 » enseigner aux mortels que ceux qui
 » manquent de respect envers leurs
 » mères, (ces images de la bonne déesse)
 » ou de reconnaissance envers leurs
 » pères, sont indignes eux-mêmes de

» revivre dans une postérité. Ces vils
 » ministres font résonner, dans leurs
 » mains, des tambours bruyans, des
 » cymbales retentissantes, et le cornet
 » au son rauque et menaçant, et la
 » flûte, dont le mode Phrygien excite
 » la fureur dans les âmes. Leurs bras
 » sont aussi armés de piques, instru-
 » mens de la mort, pour jeter l'épou-
 » vante dans les cœurs impies et dé-
 » naturés.

» Enfin, tandis que la statue muette
 » de la déesse, portée dans les grandes
 » villes, répand en secret, sur les mor-
 » tels, les effets de sa magnificence,
 » on enrichit tous les chemins d'or et
 » d'argent. On verse à pleines mains
 » les trésors les plus précieux. Une nuée
 » de fleurs odoriférantes ombrage la
 » mère des dieux et sa brillante cour.

» Alors une troupe armée, que les
 » Grecs nomment *Curètes Phrygiens*,
 » jouent et se frappent entr'eux avec
 » de pesantes chaînes. Ils dansent et
 » regardent avec joie le sang qui coule
 » de leurs corps, et les aigrettes me-
 » naçantes qu'ils agitent sur leurs têtes
 » rappellent ces anciens Curètes qui
 » couvraient, dans la Crète, les cria

» de Jupiter, tandis que des enfans
 » armés exécutaient des danses rapides
 » autour de son berceau, frappant en
 » mesure l'airain bruyant, de peur que,
 » de sa dent cruelle, Saturne ne dé-
 » vorât le dieu, et ne portât une éter-
 » nelle blessure au cœur de sa divine
 » mère. Voilà pourquoi la déesse est
 » environnée de gens armés. Peut-être
 » aussi veut-elle avertir, par-là, les
 » hommes d'être prêts à défendre leur
 » patrie les armes à la main, et d'être
 » à-la-fois la gloire et le soutien de
 » leurs parens. ».

Nous emprunterons encore de M. de
 Grange la description des instrumens
 méconnus aujourd'hui, dont notre poète
 fait mention; et que M. de la Grange
 a lui-même empruntée de l'*Encyclo-
 pédie* et de l'*Antiquité dévoilée*.

« Le *tympanum* était un cuir mince,
 » étendu sur un cercle de bois ou de
 » fer, que l'on frappait à-peu-près de la
 » même manière que font encore à pré-
 » sent nos bohémiens. Quelques auteurs
 » dérivent ce mot de $\chi\omicron\pi\epsilon\iota\nu$, *frap-*
 » *per*. Vossius le tire de l'hébreu *coph*.
 » Il est du moins certain que l'invention

» du *tympanum* vient de la Syrie ,
 » selon la remarque de Juvenal :

Jam pridem Syrus in Tiberim defluxit!
Orontes ,
Et linguam , et mores , et cum tibicinis
chordas
Obliquas , nec non gentilia tympana
secum.
Vexit.

» Ils étaient fort en usage dans les
 » fêtes de Bacchus et de Cybèle , comme
 » l'on voit par ces vers de Catulle :

Cybèles , Phrygia ad nemora Deae ,
Ubi cymbalum sonat vox , ubi tympana
reboant.

» Hérodiën , parlant d'Héliogabale ,
 » dit qu'il lui prenait souvent des fan-
 » taisies de faire jouer des flûtes , et de
 » faire frapper des *tympanum* , comme
 » s'il avait célébré les bacchanales.

» L'instrument que les latins appelaient
 » *cymbalum* et les grecs *κύμβαλον* ,
 » était d'airain comme nos tymbales ,
 » mais plus petit et d'un usage diffé-
 » rent. Cassiodore et Isidore les appellent

» *acétabule*, c'est-à-dire l'emboîture
 » d'un os, la cavité ou la sinuosité
 » d'un os, dans laquelle un autre os
 » s'emboîte, parce qu'elle ressemblait
 » à cette sinuosité. C'est encore pour cela
 » que Properce les appelle des instru-
 » mens d'airain qui sont ronds, et que
 » Xénophon les compare à la corne d'un
 » cheval qui est creuse. Les cymbales
 » avaient un manche attaché à la ca-
 » vité extérieure; ce qui fait que Pline
 » les compare au haut de la cuisse, et
 » d'autres à des phioles. On les frap-
 » pait l'une contre l'autre en cadence,
 » et elles formaient un son très-aigu.
 » Selon les païens, c'était une inven-
 » tion de Cybèle. De-là vient qu'on
 » en jouait dans ses fêtes et dans ses
 » sacrifices. Hors de là, il n'y avait
 » que des gens mols et efféminés qui
 » jouassent de cet instrument. On en
 » a attribué l'invention aux Curètes et
 » aux habitans du Mont Ida dans l'isle
 » de Crète. Il est certain que ceux-ci,
 » de même que les Corybantes, mi-
 » lice qui formait la garde des rois de
 » Crète, les Telchiniens, peuple de
 » Rhodes, et les Samothraces ont été
 » lèbres par le fréquent usage qu'ils

» faisaient de cet instrument et leur
» habileté à en jouer.

» Le cornet était un instrument à vent,
» dont les anciens se servaient à la guerre.
» Les cornets faisaient marcher les en-
» seignes et les soldats, et les trom-
» pettes les soldats sans les enseignes.
» Les cornets et les clairons sonnaient
» la charge et la retraite. Les trom-
» pettes et cornets animaient les troupes
» pendant le combat. Ceux qui sont cu-
» rieux de connaître la facture de
» cet instrument, peuvent consulter
» l'*Encyclopédie*, à l'article CORNET,
» d'où cette note est tirée.

» Le mode phrygien est un des quatre
» principaux et des plus anciens modes
» de la musique des Grecs. Le carac-
» tère en était fier, ardent, impétueux,
» véhément, terrible. Aussi était-ce,
» selon Athénée, sur le ton ou mode
» phrygien que l'on sonnait les trom-
» pettes et les autres instrumens mi-
» litaires. Ce mode, inventé, dit-on,
» par Marsyas, Phrygien, occupe le
» milieu entre le Lydien et le Dorien,
» et sa finale était, à un ton de distance
» de l'un et de l'autre.

» Les Curetes étaient regardés comme
» les

» les plus anciens ministres de la re-
 » ligion. On les représente comme des
 » hommes livrés à la contemplation. Ils
 » étaient, dit-on, en Crète, ce que
 » les mages étaient en Perse, les druydes
 » dans les Gaules, les Saliens et les Sa-
 » bins chez les Romains. On leur at-
 » tribue l'invention de quelques arts
 » et de quelques danses sacrées qu'ils
 » faisaient tout armés, au bruit des cris
 » tumultueux, des tambours, des flûtes
 » et des sonnettes. Ils frappaient avec
 » des épées sur des boucliers; ce qui
 » les remplissait d'une fureur divine,
 » qui en imposait au peuple épouvanté.
 » C'est là, selon Strabon, ce qui leur
 » fit donner le nom de Corybantes. Il
 » y en avait en Crète, en Phénicie,
 » en Phrygie, à Rhodes et par toute
 » la Grèce. Lucien dit qu'ils se faisaient
 » des incisions. Les uns couraient éche-
 » velés par les précipices. D'autres hur-
 » laient et frappaient sur des tambours
 » et des tymbales. Enfin, ils se mu-
 » tilaient en l'honneur de Cybèle, dé-
 » sespérée de la mort de son Atys. Ils
 » observaient, outre cela, des jeûnes
 » rigoureux, dans lesquels ils ne se

» permettaient pas même de manger du
» pain. »

(2) *Suivie de tant d'infortunées inspirées comme elle*, en parlant d'Atys. Ce changement de genre est du poète latin, et n'est pas moins éloquent qu'équitable.

(3) *D'être inspiré par toi*. Ce n'est point, sans doute, à propos de l'anecdote décrite en cette pièce, que le tendre Quinault s'est écrié : *Atys est trop heureux*. Mais le bonheur que vante Quinault fut cause de l'infortune que Catulle déplore. En effet, Cybèle avait confié le soin de ses sacrifices à Atys, après lui avoir fait faire vœu de chasteté. L'infortuné vit la belle Sangaride, l'aima, en fut aimé, trahit son vœu, et Cybèle l'inspira comme on a vu.

Il n'y a peut-être jamais eu de parodie plus rare et plus ridicule que les vers dans lesquels M. de la Chapelle a défiguré ce beau morceau de l'antiquité. Je ne puis me refuser à en donner quelques échantillons :

Dirai-je les excès rage de et colère,
Où le porta des dieux l'ordre trop sangui-
naire ?

D'une pierre tranchante armant sa triste main ,
Il s'arracha lui-même..... Ah, qu'il fut inhu-
main !

.....
Cependant de jeune homme , Atys devenue
femme ,

A de nouveaux transports abandonna son ame.
Au défaut de ma voix , venez à mon secours ,
Dit-il , en les prenant , trompettes et tambours.

.....
Déesse , exemptez-moi d'une telle fureur ,
Et de qui vous voudrez allez saisir le cœur.
Que jamais de vous voir , il ne me prenne
envie ,

Puisqu'il m'en coûterait le bonheur de ma vie.

On n'ose décider ici lequel d'Atys
ou de Catulle est le plus maltraité , l'un
par la terrible Dindymène , l'autre par
le terrible M. de la Chapelle. Quant
à cette pièce dans l'original , il était ,
je crois , impossible d'y mettre plus de
chaleur , de verve , de feu , enfin , de
tout ce que l'infortuné Atys n'avait
plus.

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE,

MÉTAMORPHOSÉE EN ASTRE.

(1) **CONON** était un fameux astronome de l'isle de Samos. Latmie est une montagne de la Carie, où habita long-tems le chasseur Eudymion.

(2) *De son époux.* Ptolémée Evergète, frère de Bérénice, l'épousa; ce qu'autorisaient les mœurs Egyptiennes. Mais quand ce fait historique n'existerait pas, la tournure du poëte, serait encore pleine de grace, de délicatesse et de sens.

(3) *D'une alliance royale.* L'histoire nous peint cette Bérénice comme une amazône, domptant des coursiers, conduisant des chars, et douce de toutes ces qualités prisées des anciens héros, mais dont les graces peuvent si bien se passer. La main de la beauté est toujours assez forte, quand elle peut poser la couronne de laurier sur la tête du vainqueur. Il faut qu'elle la donne et non qu'elle la dispute. Les femmes

hommes sont aussi ridicules que les hommes - femmes.

(4) Tout ce passage a trait à la fameuse expédition de Xercès, qui fit couper le mont Athos, pour ouvrir un passage à sa flotte. Cette montagne, que ses monastères font appeler aujourd'hui *Argios-Oros* ou *Monte Santo*, ne tient au continent que par une langue de terre étroite et basse, qu'il fut facile à Xercès de faire creuser. Mais l'antiquité et les poètes ont ajouté à ce trait historique tout le gigantesque de la fable. Une certaine Thia, fille de Deucalion, qu'épousa Jupiter, et dont il eut Macédon, qui donna son nom à la Macédoine, achève de constater le sens de ce passage.

(6) De toutes les pièces difficiles de Catulle, celle-ci est peut-être la plus difficile à entendre, et de tous les endroits difficiles de cette pièce, ces vers sont à coup sûr les plus inintelligibles. Aucun commentateur n'a même donné un sens raisonnable à ce passage. Je ne connais personne qui se flatte de l'expliquer bien clairement, et je suis loin de prétendre avoir été plus heureux que tous les autres. On soupçonne des

lacunes. La seule ignorance de quelques faits mythologiques pourrait causer cette obscurité. Ce qu'il y a de certain, c'est que le mot à mot ne produit rien de clair pour nous. Je crois qu'en pareil cas, il est permis de faire une liaison la plus rapprochée possible, mais sans scrupule sur les transpositions, et encore moins sur la fidélité littérale.

(6) *Je suis pressée la nuit sous les pas des immortels, etc.* Les anciens croyaient que cette trace lumineuse que nous remarquons au ciel, dans les belles nuits, et que nous nommons *la voie lactée*, était le chemin par lequel les dieux se rendaient à l'olympé. L'astro de la chevelure de Bérénice se trouvant placé dans cette direction, l'expression du poète devient aussi claire que brillante.

(7) Catulle a imité cette pièce de Callimaque. Le texte grec n'est pas parvenu jusqu'à nous. L'abbé de Marolles, d'après Muret, dit, avec grande raison dans ses notes, qu'il eût été fort à désirer de pouvoir comparer dans cette pièce les trésors des plus belles langues du monde, maniées par deux des plus grands maîtres. Malgré les détails

charmans et la poésie, prodigués dans le morceau de Catulle, il me semble que ce n'est pas, à beaucoup près, celui à qui la préférence est due.

Je ne sais si ces cheveux, qui parlent toujours, sont de bien bon goût, et font un bien bon effet. Peut-être que les lacunes que l'on soupçonne dans ce poème, sont-elles cause du ton amphigourique qui me semble caractériser ces vers en général.

A MANLIUS,

SUR LA MORT DE SA FEMME.

(1) **O**N se hâte d'avertir que le but de Catulle, dans cette pièce, est de consoler Manlius sur la mort de sa femme, c'est-à-dire, de cette même Junie, dont notre poète a célébré les noces dans des vers si brillans et si doux. Telle est, du moins, l'opinion des plus savans commentateurs. Ce sentiment est, en effet, autorisé par les premiers vers de ce morceau. Je crois qu'il oblige, plus qu'aucun autre du

même auteur , à ne rien négliger pour en rendre l'intelligence facile , et même possible. J'ai bien peur encore que tous les soins et toutes les recherches ne demeurent également vains pour y parvenir. Le traducteur aurait sûrement pu mieux faire ; mais il espère que les gens impartiaux lui trouveront quelque excuse dans le décousu et l'obscurité réelle et presque constante , du texte même. Cette pièce est , à coup sûr , celle qui m'a coûté le plus de peine , et j'ose en conclure que ce n'est pas celle qui le méritait le mieux.

(2, *Quand j'ai ceint la toge virile , etc.* Il y a dans le latin , *la robe d'une seule couleur*. Celle des enfans était blanche et bordée de pourpre.

(3) *Cesse donc , Manlius , de blâmer Catulle , s'il reste solitaire à Vérone , où les plus heureux même sont condamnés à réchauffer seuls leurs couches désertes.*

Je crois que le latin , qui répond à cette phrase , veut dire , en bon français , qu'il n'y avait point de mauvais lieux à Vérone ; que Vérone était une petite ville de province , où un galant homme ne pouvait seulement pas

trouver une jolie fille à sa disposition. Cette idée, à la vérité, paraît un peu incohérente, un peu disparate dans des vers où l'on console son ami sur la mort d'une femme qu'il aimait. Mais il faut absolument se faire ici à ces petites incartades de la muse de Catulle. On en jugera par la suite.

(4) *Je les eusse prévenues.* Je demande en conscience, ce qu'il y a de noble, de vaillant, de piquant et de poétique dans tous les détails qu'expriment les vers précédens? A-t-on jamais fait un hochepot semblable de la douleur de son ami, de la mort de son frère, des trésors de la mythologie, et de l'énumération de ses porte-manteaux? Tout le collège royal serait là rassemblé pour me faire trouver cela beau, qu'il y perdrait son latin.

(5) *Mallé* est une fontaine du mont Oëta, fameuse par les bains chauds qu'elle procurait.

(6) *Communes amours.* Comment Catulle, qui connaissait l'amour, qui quelquefois a peint la jalousie délicate qu'il fait naître, et le bonheur suprême de posséder exclusivement un cœur, comment l'amant de Lesbie ose-t-il

faire entrer, dans la peinture des délices qu'il regrette, l'idée dégoûtante et inséparable de ses *communes amours*? Est-il possible que les mœurs du peuple, alors le plus policé de la terre, que les mœurs d'un siècle presque réuni à celui d'Auguste, autorisassent un usage aussi révoltant pour le peuple barbare et pour les animaux même, que pour la nation la plus éclairée.

Il est des peuples qui donnent les prémices de leurs femmes aux étrangers. Mais ces mêmes peuples, après ce même accord, dicté par un orgueil imbécile, qui leur fait mettre le plus doux plaisir au rang d'une fatigue au-dessous d'eux : ces mêmes peuples poignarderaient le même étranger, s'il voulait conserver ces droits. Est-il un bélier qui partage sans combat, la brebis qu'il carresse ? Les cornes du plus sale de tous les boucs ont été rougies du sang de ses rivaux. Je ne prétends pas ici défier une constance peut-être aussi surnaturelle que frauduleuse ; mais je dis que le partage de sa maîtresse est encore moins dans la nature, et que je me garderai bien de jamais faire mon ami de l'homme capable, envers moi, d'un procédé aussi

généreux. Oh , la vilaine image que ces *communes amours-là* ! Elle ne peut décorer que le temple de la crapule. Catulle était sûrement plus qu'ivre , quand il l'a tracée.

(7) *Par des sacrifices*. Laodamie , désolée de la mort de Protésilas , son époux , demanda , pour toute grace aux dieux ; de voir son ombre. Mais , ayant oublié de sacrifier aux déesses infernales , elle expira en voulant embrasser le fantôme.

Les payens ont souvent déshonoré la bienfaisance des immortels , par la manière un peu traîtresse dont ils leur font quelquefois exaucer les prières des pauvres humains.

(8) *Jusqu'alors rébelle*. J'avoue que je ne connais rien d'aussi mauvais goût que la tirade précédente et celle qui suit, Que veut dire ce jeu de mots détestable et redoublé, et cette comparaison de la profondeur du gouffre de Lerne , avec celle du gouffre où l'amour plonge Laodamie ? A quel propos les travaux d'Hercule et les noces d'Hébé viennent-ils ici distraire de l'intérêt principal , si difficile, j'en conviens, à discerner dans cette pièce inconcevablement

tissue ? Il faut convenir que les gens qui trouvent tout cela beau, ont furieusement d'esprit. Cette sublime épître donnerait quelquefois envie de penser que les parades étaient connues du tems de Catulle, si quelquefois des vers pleins de sensibilité et d'harmonie ne venaient pas forcer à dire que c'est une pièce détestable où il se trouve de fort beaux vers.

(9) *Parée d'une robe brillante de la teinte précieuse du safran, etc.* Cette couleur était singulièrement prisée des anciens. Mais cette image pourra déplaire, parce que, parmi nous, on est accoutumé à ne comparer la couleur du safran qu'à la jaunisse. Une étoffe de cette nuance n'en fait pas moins une fort jolie robe de brune.

(10) *D'un infidèle époux.* Si Catulle disait ici que Junon elle-même fait quelquefois de petites infidélités au grand Jupiter, on pourrait absolument concevoir comment Catulle trouva en cela une raison bonne ou mauvaise, de se consoler des caprices de l'objet de ses communes amours. Mais que Jupiter soit volage, il faut avoir l'esprit fort bien fait pour trouver en cela une excuse
aux

aux perfidies de sa propre maîtresse. J'avoue que tout cela me passe. Peut-être n'entends-je pas un mot de la pièce. Je prie ceux qui seront plus habiles de m'éclairer.

(11) *D'un emblème favorable.* On sait que les anciens avaient coutume de graver sur une pierre blanche le quantième du jour ou il leur arrivait quelque chose d'heureux.

12) Tous les commentateurs s'extasiaient, (Muret entr'autres,) sur l'élégance et sur la pureté de la diction de cette pièce. Ils ont raison, sans doute ; mais il est assez singulier qu'aucun de ces panégyristes n'ait pu donner un sens clair et suivi au chef-d'œuvre qui exalte si fort leur admiration. Rien n'est si noble, sans doute, que l'expression de la reconnaissance de Catulle envers Manlius ; rien de plus tendre, sans doute, que ses regrets sur la mort de son frère ; rien de plus poétique que son épisode de Laodamie ; rien de plus joli que les louanges de sa maîtresse, et tout cela réuni ; faite d'ensemble, fait, à mon avis, une des pièces les plus longues et les plus médiocres de notre poète. Ces deux qualités vont souvent

Tome I.

ensemble. Catulle, et peut-être les anciens en général, ne brillent pas par la netteté des plans et l'unité du ton, défauts par lesquels tout grand effet est cependant détruit.

LES NOCES DE THÉTYS ET DE PELÉE.

(1) *LA jeunesse argienne.* Tout le monde connaît la fable des Argonautes, ainsi nommés du nom de leur vaisseau *Argo*, que les anciens croyaient avoir été le premier. On sera peut-être bien aise de trouver ici le détail que nous en donne Pierre Corneille, à la fin de la tragédie, dont cette fable lui a fourni le sujet.

« L'antiquité n'a rien fait passer jus-
 » qu'à nous, qui soit si généralement
 » connu que le voyage des Argonautes.
 » Mais comme les historiens, qui en ont
 » voulu démêler la vérité d'avec la
 » fable qui l'enveloppe, ne s'accordent
 » pas en tout, et que les poètes, qui
 » l'ont embellie de leurs fictions, ne
 » se sont pas assez accordés pour prendre

» la même route , j'ai cru que pour en
» faciliter l'intelligence , il était à pro-
» pos d'avertir le lecteur de quelques
» particularités où je me suis attaché ,
» qui peut-être ne sont pas connues de
» tout le monde. Elles sont , pour la
» plupart , tirées de Valérius Flaccus ,
» qui en a fait un poème épique en latin ,
» et de qui , entr'autres choses , j'ai em-
» prunté la métamorphose de Junon en
» Chalciope.

» Phryxus était fils d'Athamas , roi de
» Thèbes et de Néphélé , qu'il répudia
» pour épouser Ino. Cette seconde femme
» persécuta si bien ce jeune prince qu'il
» fut obligé de s'enfuir sur un monton ,
» dont la laine était d'or , que sa mère
» lui donna , après l'avoir reçu de Mer-
» cure. Il le sacrifia à Mars , sitôt qu'il
» fut abordé à Colchos , et lui en appen-
» dit la dépouille dans une forêt qui lui
» était consacrée. Aète , fils du Soleil , et
» roi de cette province , lui donna pour
» femme Chalciope , sa fille aînée , dont
» il eut quatre fils , et mourut quelque
» tems après. Son ombre apparut ensuite
» à ce monarque , et lui révéla que le
» destin de son état dépendait de cette
» toison ; qu'en même-tems qu'il la

» perdrait, il perdrait aussi son royaume,
 » et qu'il était résolu dans le ciel que
 » Médée, son autre fille, aurait un
 » époux étranger. Cette prédiction fit
 » deux effets. D'un côté, Aëte, pour
 » conserver cette toison, qu'il voyait si
 » nécessaire à sa propre conservation,
 » voulut en rendre la conquête impossi-
 » ble par le moyen des charmes de
 » Circé, sa sœur, et de Médée, sa fille.
 » Ces deux savantes magiciennes firent
 » en sorte qu'on ne pouvait s'en rendre
 » maître qu'après avoir dompté deux
 » taureaux dont l'haleine était toute de
 » feu, et leur avoir fait labourer le
 » champ de Mars, où ensuite il fallait
 » semer des dents de serpens, dont nais-
 » saient aussi-tôt autant de gens-d'ar-
 » mes, qui tous ensemble attaquaient le
 » téméraire qui se hasardait à une si
 » dangereuse entreprise; et pour der-
 » nier péril, il fallait combattre un dra-
 » gon qui ne dormait jamais, et qui
 » était le plus fidèle et le plus redou-
 » table gardien de ce trésor. D'autre
 » côté, les rois voisins, jaloux de la
 » grandeur d'Aëte, s'armèrent pour
 » cette conquête, et entr'autres Persès,
 » son frère, roi de la Chersonnèse-

» Taurique , et fils du Soleil comme lui.
» Comme il s'appuya du secours des
» Scythes , Acète emprunta celui de
» Styrs , roi d'Albanie , à qui il pro-
» mit Médée pour satisfaire à l'ordre
» qu'il croyait en avoir reçu du ciel par
» cette ombre de Phryxus. Ils donnaient
» bataille , et la victoire panchait du
» côté de Persès , lorsque Jason arriva
» suivi de ses Argonautes , dont la va-
» leur la fit tourner du parti contraire ,
» et en moins d'un mois , ces héros fi-
» rent emporter tant d'avantages au roi
» de Colchos sur ses ennemis , qu'ils
» furent contraints de prendre la fuite
» et d'abandonner leur camp. . . .

» Jason était fils d'Æson , roi de Thés-
» salie , sur qui Pélidas , son frère , avait
» usurpé ce royaume. Ce tyran était fils
» de Neptune et de Tyro , fille de Sal-
» monée , qui épousa ensuite Chréus ,
» père d'Æson , que je viens de nom-
» mer. Cette usurpation , lui donnant la
» défiance ordinaire à ceux de sa sorte ,
» lui rendit suspect le courage de Jason ,
» son neveu , et légitime héritier de ce
» royaume. Un oracle qu'il reçut le con-
» firma dans ses soupçons , si bien que

» pour l'éloigner , ou plutôt pour le
 » perdre , il lui commanda d'aller con-
 » quérir la toison d'or , dans la croyance
 » que ce prince y périrait , et le laisse-
 » rait , par sa mort , paisible possesseur
 » de l'état dont il s'était emparé. Jason ,
 » par le conseil de Pallas , fit bâtir ,
 » pour ce fameux voyage , le navire
 » Argo , où s'embarquèrent avec lui
 » quarante des plus vaillans de toute la
 » Grèce. Orphée fut du nombre avec
 » Zéthès , et Calaïs , fils du vent Borée
 » et d'Orythie , princesse de Thrace ,
 » qui étaient nés avec des ailes comme
 » leur père , et qui , par ce moyen ,
 » ayant vu Phinée en passant , le déli-
 » vrèrent des harpies qui fondaient sur
 » ses viandes , sitôt que sa table était
 » servie , et leur donnèrent la chasse
 » par le milieu de l'air. Ces héros , du-
 » rant leur voyage , reçurent beaucoup
 » de faveurs de Junon et de Pallas , et
 » prirent terre à Lemnos , dont était
 » reine Hypsipile , où ils tardèrent deux
 » ans , pendant lesquels Jason fit l'amour
 » à cette reine , et lui donna parole de
 » l'épouser à son retour. Ce qui ne l'em-
 » pêcha pas de s'attacher auprès de
 » Médée , et de lui faire les mêmes

» protestations, sitôt qu'il fut arrivé à
 » Colchos, et qu'il eût vu le besoin qu'il
 » en avait. Ce nouvel amour lui réussit
 » si heureusement qu'il eût d'elle des
 » charmes pour surmonter tous ces pé-
 » rils et enlever la toison d'or, malgré le
 » dragon qui la gardait, et qu'elle assou-
 » pit. Un auteur, que cite le mytholo-
 » giste Noël Lecomte, et qu'il appelle
 » Denys le Milésien, dit qu'elle lui porta
 » la toison d'or jusques dans son na-
 » vire. »

(2) Le Phase est un fleuve qui tra-
 verse la Colchide et se jette dans la mer
 noire. D'après l'anecdote que la fable
 nous a transmise sous ce nom, on est
 surpris que Catulle le prononce dans un
 poëme dont Thétys est l'héroïne. En
 effet, selon la mythologie, Phase était
 un jeune homme de ces contrées, que
 Thétys, piquée de son indifférence pour
 elle, métamorphosa en fleuve. Catulle
 pouvait éviter cette petite réminiscence
 à Pelée et à Thétys elle-même.

(3) *En dirige la structure.* M. l'abbé
 de Marolles, pour être plus fidèle à
 l'image latine, traduit ainsi *Pinea con-*
jungens inflexae textacarinae, joignant
les crevasses de la navire courbe avec

de la poix. Il n'y a pas un mot dans le texte qui ait rapport à la poix. Mais M. l'abbé a trouvé plaisant de barbouiller les doigts de Minerve *avec du goudron.*

(4) *C'est alors que Pélée brûla d'amour pour Thétys.* Thétys, fille de Nérée et de Doris. Jupiter voulut l'épouser, tant il la trouva belle; mais un oracle ayant annoncé que d'elle naîtrait un héros plus grand que son père, Jupiter l'abandonna aux recherches d'un mortel. Les poètes la font aussi déesse de la mer, et la confondent souvent avec Amphytrite, femme de Neptune. Ces méprises sont pardonnables dans l'ancienne théologie, aussi embrouillées qu'ingénieuse.

(5) *Thétys, la plus belle des filles de Neptune, etc.* Les poètes connaissaient deux Thétys; l'une femme de l'Océan, et l'autre fille de Nérée et de Doris, et petite-fille de la première.

(6) *Du Laboureur.* Malgré toute la poésie renfermée dans ces derniers détails, n'y découvre-t-on pas une maladresse et une faute de goût très-palpable? Catulle veut peindre la fête du bonheur, et toutes les images qu'il choisit

sont attristantes. Il ne parlè que de la désertion des campagnes, des terres incultes, des ronces déshonorant les vignobles et les guérets, etc. Que dirait-il, s'il voulait peindre les horreurs de la guerre et l'effroi qui les précède? N'y avait-il pas un autre parti à tirer de ces noms propres si sonores, nécessitant l'harmonie, la formant par-tout et rappelant avec les beaux lieux qu'ils désignent les traditions brillantes qui les ont consacrés? Scyros, tombeau d'Homère, Larisse ou antique Iolchos, patrie d'Achille; délicieuse Tempé, rendez-vous des immortels!..... A ces noms seuls le charme de l'oreille passe jusqu'à l'ame, et toutes les portes de l'imagination s'ouvrent aux enchantemens de la poésie. On erre sur les collines de l'Olympe; on se repose au pied de l'Ossa, ou sur les rives du Penée, et l'on se garde bien de lire l'ancienne géographie de Danville, qui au mépris des plus beaux vers du monde, dit, en parlant de cette belle vallée de Tempé, dont le nom seul porte la volupté dans l'am.

« C'est après avoir laissé cette ville » (Larisse) sur la droite; que le Penée

» resserré entre l'Olympe et l'Ossa, de
 » manière à n'avoir entre ces monta-
 » gnes qu'autant qu'il faut d'espace à un
 » cours si rapide, se rend dans la mer par
 » une embouchure qu'on nomme *Lycos-*
 » *tomo*, ou *Bouche de Loup*; et la lon-
 » gueur de ce passage, dans des lieux
 » sauvages et escarpés, est la fameuse
 » vallée de Tempé. »

O beau Penée ! Apollon eût-il aimé ta
 fille, et Daphné eût-elle fui vers toi, si
 tu t'étais appelé *Bouche de loup* ? O
 M. Danville ! vous n'avez jamais lu les
 beaux vers de Catulle, et je crois que
 vous n'avez pas été davantage en Thes-
 salie.

(7) *La Pourpre Marine*. On sait que
 la Pourpre des anciens provenait d'un
 petit coquillage. Le *Murex* ou *Buccin*
 du Poitou possède aussi les mêmes pro-
 priétés. Voyez dans le journal étranger
 de 1754, une dissertation très-inté-
 ressante sur la Pourpre des anciens,
 traduite de M. Templemann.

(8) Androgée, fils de Minos, fut tué
 par de jeunes Athéniens jaloux de ses
 succès dans les jeux, dont il remportait
 toujours le prix. Minos, pour se venger,
 exigeait tous les neuf ans des Athéniens,

l'affreux tribut de sept filles et de sept garçons, que l'on donnait à dévorer au Minotaure. J'ignore si c'est l'établissement de ces horribles sacrifices qui lui valut le titre de *Juge des Enfers*.

En relisant la version de cet endroit, je viens de m'appercevoir d'une faute, c'est d'ayoir ajouté *tous les ans*, qui n'est pas dans le texte. La faute ne serait pas d'avoir ajouté ces trois mots, s'ils n'établissaient pas une erreur historique, dont je demande pardon.

(9) *Des voiles trempées dans les teintes sombres de l'Ibère*. Ceci a trait à une couleur de pourpre obscure ou un violet très-foncé, que les anciens tiraient de l'Espagne, ou de l'Ibère, tandis que le royaume de Pont en fournissait une très-éclatante.

(10) Tout lecteur reconnaîtra ici, par son embarras à se remettre au fil du discours, combien l'épisode d'Ariadne est un trésor déplacé; mais c'est un trésor. On en dira plus sur cet article à la fin du poëme. Revenons à la description du lit de la déesse Thétys, car c'est où Catulle en veut revenir.

(11) Voyez les notes sur *Atys*, tirées de la traduction de Lucrèce.

(12) *Tu les attesteras quand les cadavres accumulés, etc.* Cette image forte et noble ne paraîtra pas gaie pour un jour de noces. Peut-être est-elle déplacée, par cette raison. Peut-être y avait-il une autre façon d'annoncer la gloire d'Achille. Peut-être aussi avons-nous trop laissé acquérir aux images fortes le droit de nous effaroucher. Il pourrait bien en être de ces images comme des armes des Romains. C'est parce que nous avons le poignet faible, que nous les trouvons lourdes.

(13) *Polixène*, fille de Priam et d'Hécube. Achille dut l'épouser, et fut tué par Pâris, au moment où l'on s'assemblait au temple pour la cérémonie.

Après la prise de Troie, Pirithoüs immola cette princesse sur le tombeau de Priam son père, pour venger Achille. Catulle devait-il ainsi rapprocher l'idée de la mort d'Achille de l'hymne nuptial chanté en son honneur.

(14) *D'un Collier devenu trop étroit.* Les matrones prétendaient, à ce signe, reconnaître la grossesse des nouvelles mariées. Les anciens avaient encore confiance à un autre symbole, tout aussi ridicule et aussi absurde, pour connaître

la virginité des filles. On mesurait avec un fil la grosseur de la gorge, Ensuite la jeune personne soupçonnée prenait dans ses dents les deux extrémités du fil magique. Si la tête pouvait passer dans le tour que ce fil pouvait alors former, il était clair que la vierge ne l'était plus. D'après quoi, toutes les filles grasses pouvaient passer pour des catins, et les maigres pour des vestales. Il est assez plaisant de mesurer le degré de la vertu par celui de l'embonpoint.

(15) *Cent chars roulans dans la carrière olympique.* « Selon Samuel Pitis-
 » cus, la fête olympia était célébrée par
 » les Athéniens et les autres peuples de
 » la Grèce, en l'honneur de Jupiter.
 » Cette fête était accompagnée de jeux
 » qui renfermaient cinq sortes d'exer-
 » cices ; savoir , la course , le disque , la
 » lutte, le saut et le pugilat. On prétend
 » que Pélops en fut l'instituteur , après
 » son heureux combat avec Enomaüs ;
 » mais Hercule , qui en augmenta la
 » pompe , fit oublier Pélops, et on fit
 » les honneurs de ces jeux au fils de
 » Jupiter ; *Certamen Olympium insti-*
 » *tuit Hercules.* Ils se célébraient tous
 » les quatre ans auprès d'Olympie , ville

» d'Elide , et ils devinrent si solennels
 » que la Grèce en fit son époque pour
 » compter les années que l'on appelait
 » *olympiades*. Les vainqueurs recevaient
 » une couronne d'ache , d'olivier ou de
 » laurier , et quand ils retournaient
 » dans leur patrie , on abattait un pan
 » de muraille pour les faire entrer triom-
 » phans sur un charriot dans la ville.
 » Dans la même ville d'Olympie , les
 » personnes du sexe célébraient une fête
 » particulière en l'honneur de Junon ,
 » et l'on faisait courir dans le stade les
 » filles distribuées en trois classes. Les
 » plus jeunes couraient les premières ;
 » celles d'un âge moins tendres , les
 » deuxièmes ; et après , toutes les autres
 » les plus âgées. En considération du
 » sexe , on ne donnait que cinq cens
 » pieds à l'étendue du stade , qui en
 » avait huit cents dans la longueur
 » ordinaire. »

D'autres prétendent qu'Hercule fut le
 fondateur , et Pélops le restaurateur de
 ces jeux ; d'où l'on peut conclure que
 la chronologie est en doute sur le tems
 où vivait Hercule : doute que peut aug-
 menter le nombre des héros du même
 nom , et dont on a rapporté les actions

héroïques à un seul. La date de la naissance, de la vie et de la mort de Pélops, aïeul maternel de Thésée, est plus connue. Plutarque en parle dans la vie de cet illustre parjure, et le profond Dacier établit, dans ses notes, une généalogie de Thésée, irrécusable par tous les chapitres d'Allemagne.

On a pu remarquer que le docte Pithagore, dans sa description des jeux olympiques, ne fait nulle mention des chars, dont les courses sont indiquées dans Catulle. Ce nouvel exercice ne fut, en effet, admis que dans la quatre-vingt-huitième olympiade. Les Éléens avaient auparavant institué des combats pour les enfans. Peu après, on leur avait même permis l'usage entier de tous les exercices. Les inconvéniens qui en résultaient les en firent exclure ensuite; mais les hommes les conservèrent. L'abolition de nos tournois eut la même cause pour nos hommes faits, que celle des jeux olympiques pour les enfans des Grecs.

Les jeux étaient précédés d'un pompeux sacrifice, en l'honneur de Jupiter. Il y avait des juges du cirque, comme nous avons eu des juges du camp; et,

en tout, nos tournois se rapprochaient beaucoup de ces fameux spectacles, dont les rives de l'Alphée étaient le théâtre. Il faut être bien faible, bien mal adroit, bien timide et bien gauche, pour se rappeler, sans regret, ces tems où la force, l'adresse, le courage et la grace étaient comptés pour quelque chose. Une couronne d'ache ou de laurier ne sied-elle donc pas aussi bien à l'air du visage, que des cheveux moitié poudrés à blanc, et moitié enfermés dans un sac de taffetas noir ?

O femmes ! ne trouveriez-vous donc pas vos amans aussi aimables en rompant une lance, qu'en bâillant au Wuisëck ; en luttant, qu'en persifflant ; en domptant des coursiers, qu'en caressant vos petits chiens ?

(16) *Tandis que les habitans de Delphes sortaient en foule pour recevoir joyeusement ce dieu, dont les autels fumaient d'un encens pur.* Catulle parle ici de Delphes, et des sacrifices que les habitans de cette ville prodiguaient au dieu des raisins, comme si Bacchus y avait reçu un culte extraordinaire. Tout le monde sait que c'était Apollon qui y présidait, et que ce beau temple,

balayé avec les lauriers de Castalie, de même que la Pythonisse et les trésors de tous les dévots de la Phocide, étaient consacrés à Apollon. Mais les poètes font souvent errer Bacchus et les Ménades sur le Parnasse, en faveur des jolis vers que le vin inspire, et comme Délphe est bâtie au pied de cette montagne, Catulle en parle apparemment à cause du voisinage.

(17) *Et la divine Pallas, et la terrible Rhamnusie*, etc. *Hera* était un surnom de Junon, quand on la prenait pour la déesse de la fortune. Ce mot veut dire aussi protectrice, maîtresse d'un lieu, d'une maison, mais non pas maîtresse, amante. L'abbé de Marolles fait donc un contre-sens fort gratuit, quand il traduit *Tritonis Hera*, par *la maîtresse du rapide Triton*. Ce contre-sens est d'autant plus singulier, que le même abbé de Marolles, dans ses notes, paraît fort instruit du surnom de *Tritonie*, que l'on donnait quelquefois à Pallas, comme étant née, selon les uns, près d'un marais de l'Afrique, appelé *Triton*, et selon les autres, près des sources du *Triton*, fleuve de Crète. Tout cela ne nécessitait point l'abbé de

Marolles à donner, dans le monde, un amant à la sage Minerve. Les abbés sont toujours un peu légers sur le compte des femmes.

Rhamnusia, *Rhamnusia Virgo*, était généralement regardée comme la déesse de la vengeance, et jouait conséquemment un grand rôle dans les combats.

(18) *Quand le frère eut vu la main fraternelle se baigner dans son sang, etc.* Il est assez singulier que le fratricide ait passé chez presque tous les peuples, pour un des premiers crimes connus sur la terre; ou plutôt la conformité de cette tradition ne simplifierait-elle pas quelques faits historiques, confondus?

(19) *Quand une mère impie eut abusé son fils, pour déshonorer ses lares par un inceste, etc.* Allusion à la fable, ou à l'histoire d'Œdipe et de Jocaste, trop connue pour la répéter.

(20) Cette pièce est imitée d'Hésiode, et cette imitation a fixé, chez les anciens, la réputation de Catulle. Chez les anciens, comme chez les modernes, rien de plus riche en poésie que les détails de ce poème. Ce qui vaut encore mieux que la richesse des images, c'est la

sensibilité brûlante et profonde qui caractérise tout le discours d'Ariadne. Ce morceau porte à un attendrissement, dont il est impossible de se défendre, et auquel on serait bien malheureux de résister. Au moment où la raison s'arme de la critique; même judicieuse, les sanglots coupent la voix qui va prononcer l'arrêt sévère, les larmes effacent les traits de la plume qui vent le tracer. On se demande si ce poëme est bien en effet en l'honneur des noces de Thétys; si Ariadne n'en est pas plutôt la véritable héroïne. On convient que l'épisode intéresse mille fois plus que l'action principale; que la description de la courte-pointe du lit de la déesse, la fait oublier pendant plus de la moitié de l'ouvrage. Mais on ne convient de tout cela que quand un long intervalle a donné à l'âme le tems de se remettre de l'affection la plus douce et la plus douloureuse à la fois. Les gémissemens déplorables de la fille de Minos retentissent encore au fond du cœur long-tems après qu'on les a entendus, et on les entend. Son désespoir, ses douleurs, ses charmes, et sur-tout son amour ne

laissent que la force d'abhorrer le parjure qui l'abandonne.

Un mot, d'ailleurs, embarrasserait beaucoup les critiques. Ce morceau, imité d'Hésiode, n'est peut-être qu'un fragment, n'est peut-être qu'un chant d'un poème en plusieurs chants. Alors on conviendra que l'épisode de ce chant n'étouffe pas plus l'action principale, que la description du bouclier d'Achille dans Homère, ne nuit au véritable et grand intérêt de l'Iliade.

Enfin, si la description du lit de Thétys est le morceau saillant du poème chanté en son honneur, il est assez saillant, en effet, pour avoir seul fourni à Thomas Corneille les plus grandes beautés d'une des deux tragédies qui l'ont placé un moment à côté de son frère. Il serait trop long de citer ici tous les vers traduits littéralement de Catulle par Thomas Corneille; on se contente d'inviter le lecteur à la confrontation,



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

T A B L E

DES MATIÈRES.

DE CATULLE.

<i>D</i> iscours préliminaire.	Page 3
<i>V</i> ie de Catulle.	13
<i>A</i> Cornelius Nepos.	17
<i>A</i> l'oiseau de Lesbie.	Idem.
<i>Sur la mort de l'oiseau de Lesbie.</i>	18
<i>A</i> Lesbie.	19
<i>A</i> Flavius.	20
<i>A</i> Lesbie.	21
<i>Catulle à lui-même.</i>	Idem.
<i>A</i> Verrannius.	23
<i>A</i> Fururius et à Aurèle.	Idem.
<i>A</i> Fabulus.	25
<i>A</i> Aurèle.	Idem.
<i>A</i> Furius.	26
<i>A</i> son Esclave.	27
<i>A</i> Alphéna.	Idem.
<i>A</i> la Peninsule de Sirmio.	28

<i>A Hipsitille.</i>	Page 29
<i>Aymne en l'honneur de Diane.</i>	30
<i>A Cornificius.</i>	31
<i>Acmé et Septimius.</i>	Idem.
<i>Le Retour du printemps.</i>	32
<i>A Juventia.</i>	33
<i>A Licinia.</i>	Idem.
<i>A Lesbie.</i>	34
<i>A la même.</i>	35
<i>A la même.</i>	Idem.
<i>A lui-même.</i>	36
<i>A Quinctius.</i>	38
<i>Sur Quinctia et Lesbie.</i>	Idem.
<i>A Lesbie.</i>	39
<i>De Lesbie et de lui-même.</i>	Idem.
<i>A Juventia.</i>	40
<i>Sur le tombeau de son frère.</i>	41
<i>A Lesbie.</i>	Idem.
<i>A la même.</i>	42
<i>A ses amis , sur le vaisseau qui l'avait ramené dans sa patrie.</i>	Idem.
<i>A Camérius.</i>	44
<i>A Hortalus , en lui envoyant le poëme de la chevelure de Bérénice , imité de Callimaque.</i>	45

TABLE DES MATIÈRES. 179

Epithalame de Manlius et de Junie.

Page 47

Atys. 57

*La chevelure de Bérénice métamor-
phosée en astre.* 62

A Manlius, sur la mort de sa femme. 68

Les Noces de Thétys et de Pelée. 70

Veille à l'honneur de Vénus. 97

Fin de la Table du Tome premier.